

Les cahiers *de* l'URACA



INTÉGRATION ET IDENTITÉ RUPTURES ET RÉCONCILIATIONS CULTURELLES

VOYAGE EN AFRIQUE : Le BÉNIN

N°10 – Juin 1999 – 11 €



Édition : URACA



SOMMAIRE

Editorial. M. Damien RWEGERA

DÎNER A THÈME

INTEGRATION ET IDENTITE. 14 février 1992

- De l'assimilation à l'intégration : des mots différents pour des rapports interculturels identiques. M. Damien RWEGERA
- Quelles identités pour quelle intégration : immigration noire africaine. M. Amadou SOW

ARBRE A PALABRE

LA CASE A PALABRE. 21 novembre 1990

ARBRE A PALABRE

DE LA FRANCE A L'AFRIQUE ET DU PASSE COLONIAL A L'INTEGRATION.

28 mars 1997

DOSSIER : VOYAGE EN AFRIQUE : LE BÉNIN

- Géographie
- Population
- Histoire
- Economie
- Conte du Nord Bénin
- Proverbes Dendis
- Recettes Dendis
- Le Bénin du nord au sud, impression de voyage d'Hélène DAVID

LE CONTE DE DIABATE

LE POEME D'HORTENSE

LE CYCLE DE CONFERENCE

LES PUBLICATIONS URACA

INTÉGRATION ET IDENTITÉ

***Dîner à thème
du 14 février 1992***

DE L'ASSIMILATION À L'INTÉGRATION : DES MOTS DIFFÉRENTS POUR DES RAPPORTS INTERCULTURELS IDENTIQUES

M. Damien RWEGERA, Anthropologue

Je traiterai ce sujet en 5 petits points :

- 1 - Un rappel historique de la vision de l'Afrique par les Français,
- 2 - Une vision actuelle de l'Afrique par les jeunes Français,
- 3 - Une vision de la France et des français par les Africains en Afrique et en France,
- 4 - Les doctrines coloniales organisant les rapports entre indigènes et colonisateurs,
- 5 - Des mots différents pour des rapports interculturels identiques.

1- RAPPEL HISTORIQUE DE LA VISION DE L'AFRIQUE PAR LES FRANÇAIS

De façon générale, il apparaît que les nations en situation dominante ont toujours posé un regard discriminatoire sur les autres populations. Les rapports entretenus entre les différents peuples découlaient de ce regard alimenté pendant longtemps par un discours pseudo scientifique sur les sociétés inférieures et sauvages à la mentalité primitive. Je suis bien placé pour le dire parce que je suis anthropologue. C'est notre discipline qui a été souvent à l'origine de concepts comme «*société inférieure*», «*mentalité primitive*» ou «*prélogique*», «*ethnie*», «*tribus*», etc. Tous ces concepts qui ont cours actuellement et dont on ne sait pas souvent ce qu'ils recouvrent.

Aux «*sociétés supérieures*» revenaient donc le droit et surtout le devoir de pacifier et de civiliser les «*barbares*». Ce sont les termes de l'époque. Ce mot grec «*barbare*» désignait au départ ceux qui ne parlaient pas la langue grecque. C'est la même chose ici quand on dit à propos de quelqu'un qu'il n'est pas intégré car il ne parle pas la langue française.

Leur référence était donc le grec et plus tard, ce sera le latin et puis évidemment la religion chrétienne. C'était dans l'ordre naturel des choses que des étrangers servent d'esclaves dès lors qu'ils n'étaient pas considérés comme des humains à part entière. On allait les chercher chez eux de l'autre côté de la Méditerranée en Afrique. Et c'est ainsi donc que la traite des esclaves a commencé depuis l'Antiquité, s'est poursuivie et s'est intensifiée entre le 15^e et le 19^e siècle pour les besoins économiques des peuples déjà nantis d'Europe et d'Amérique.

Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tellement l'histoire en tant que telle, nous la connaissons sinon nous pouvons la lire un peu partout. C'est la vision que les Français de l'époque, et les Européens en général, pouvaient avoir de l'Afrique. Ma petite démonstration consistera à montrer que cette image-là n'a pas changé.

Au 16^e siècle, exactement en 1575, le moine André TEVET, géographe de François 1^{er} publie une cosmographie d'où il ressort que les connaissances de l'Afrique n'avaient guère évolué depuis les historiens grecs et romains. A l'époque, c'est la couleur de la peau qui étonne. Alors on l'explique par l'influence du climat, par le soleil. Quand on a vu que cette explication n'était pas la bonne car les Blancs qui étaient sous ce soleil ne se changeaient pas en Noirs, on est arrivé à l'explication par la tradition. Celle-ci veut que le fils de Caen, fils maudit de Noé ait reçu en héritage l'Ethiopie, l'Egypte et la Libye, et que depuis ce temps existe une malédiction de la race noire. Les Français de l'époque, prenaient cette malédiction comme telle.

En ce qui concerne la religion, le moine TEVET dit, «*s'il y a idolâtrie abominable, superstition brutale et preuve d'ignorance du monde, on la trouverait chez ces pauvres gens, ce peuple si sot, bestial et aveugle de folie qui n'a divinisé en sa fantaisie que la première chose qu'il rencontre le matin en se levant*», c'est à dire le soleil. Ainsi donc était désigné l'animisme. Le père Rabat écrit : «*il est certain que leur tempérament chaud, leur humeur inconstante et libertine, la facilité et l'impunité qu'ils trouvent à commettre toutes sortes de crimes ne les rendent guère propres à embrasser une religion dont la justice, la mortification du militaire, la continence, la fuite du plaisir, et l'amour des ennemis, le mépris des richesses, sont des fondements.*»

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Une image qui porte en même temps sur la couleur de la peau, la religion et les comportements. Ce sont évidemment ces textes-là, parmi d'autres, qui ont simplement justifié l'esclavagisme car le seul moyen de convertir un noir était de bien l'asservir.

A l'époque, au seizième siècle, tous les observateurs européens affirment que la corruption des noirs (vous savez qu'actuellement on parle énormément de corruption en Afrique comme s'il n'en existait pas ailleurs), ainsi que leur immoralité s'explique par l'absence de religion. Le moine TEVET dit à ce sujet : *« les femmes africaines sont incontinentes, cette canaille qui la plupart va toute nue. »*

La polygamie est évidemment vue sous cet angle-là. Celui de l'absence de religion et de la licence des mœurs. Les structures sociales et l'organisation du travail trouvent leur explication dans le fait *"qu'ils sont vicieux de bonheur. Ils n'aiment que leur plaisir. Ils sont paresseux à l'excès."* Il y a aussi le travail. Toutes sortes de préjugés qui ont été écrits et véhiculés comme étant la réalité.

Plus tard, c'est plutôt l'image du bon sauvage qu'on collera à l'Africain toujours à partir du regard européen. Le Rousseauïsme ne suffira pas à combattre ces représentations. Il viendra comme une sorte de justificatif du fait qu'ils seraient paresseux, que c'est beau, que c'est la nature, etc.

Montesquieu lui-même écrit : *« Vous trouverez dans les climats du Nord des peuples qui ont peu de vices, assez vertueux, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez des pays du midi, vous croirez vous éloigner de la morale même. Des passions plus vives multiplieront les crimes. La chaleur du climat peut être si excessive, aucune curiosité, aucune noble entreprise. »*

Au 18^e siècle, l'Afrique appartient à la vie humaine, les historiens commencent à parler de progrès du monde et des hommes. Mais elle est toujours primitive et accuse un retard par rapport à l'Europe. On ne méprise plus les Africains, on les prend en pitié. L'idée de retard pour caractériser la paresse congénitale de l'Africain.

Toujours au dix-huitième siècle, une pseudo science, la physionomie juge l'individu sur sa physionomie, sa couleur de peau, disant que cela révèle l'âme, le fameux prognathisme, trait du visage indiquant les capacités sociales ou intellectuelles d'un individu. C'est ainsi que Linné décrit : *« africain = noir, lent, décontracté, nez plat, lèvres protubérantes, femmes sans retenue ».*

Le résultat de tout cela c'est que le sous-développement, le développement, petit à petit sont venus comme des antinomies, où les Noirs sont sous-développés parce qu'ils sont paresseux et pauvres. Les Blancs sont développés parce qu'ils sont intelligents, honnêtes, courageux et ont une religion convenable.

Au dix-neuvième siècle, avec l'abolition de l'esclave, la vision et les représentations ne changent pas. La France établit des colonies en Afrique, et ce sont désormais des hommes libres qui travaillent. La mission civilisatrice de la France remplace la traite.

Monsieur Dédjérendo écrit en 1883 : *« toujours bien reçu, bien traité, témoin de notre bonheur, de notre richesse en même temps de notre supériorité, peut être le sauvage s'attachera-t-il à nous par reconnaissance ou intérêt, formera-t-il avec nous quelque alliance, nous appellera-t-il au milieu de lui pour lui enseigner la route qui doit le conduire à l'état où nous sommes ? »* Quelle joie !

C'est à ce moment qu'apparaît le racisme scientifique. Broca écrit : *« jamais un peuple à la peau noire, aux cheveux laineux et au visage prognathe n'a pu se lever spontanément jusqu'à la civilisation. »* Ceci dans un journal d'anthropologue en 1868.

Victor Hugo écrit ceci : *« l'Afrique n'a pas d'histoire. Une sorte de légende vaste et hostile l'environne. Quelle terre que cette Afrique... Il faut refaire une Afrique nouvelle, la Méditerranée est un lac de civilisation. Cette terre n'appartient à personne, elle est à Dieu. Il faut donc la prendre. »*

Cette vision de l'Afrique n'a toujours pas changé. C'est ce que je vais démontrer dans le deuxième point.

2 - LA VISION ACTUELLE DE L'AFRIQUE PAR LES JEUNES FRANÇAIS

Là, je bénéficie d'une bonne expérience du fait que je fais de la formation de personnes partant pour l'Afrique : des coopérants, des jeunes volontaires, des gens qui vont donner deux ans de leur vie en Afrique pour des projets donnés, qui sont de bonne volonté. Quand nous travaillons, ils sortent des images qui les étonnent eux-mêmes.

Ces images sont : désastre, envolée démographique, corruption, inégalité, condition de la femme, analphabétisme, désespoir, continent des extrêmes, désert, forêt, savane, grand espace, dictature, noir-blanc, mépris, paternalisme, jalousie, réserve, fascination, ils sont idiots, racisme, fleur, rallye Paris-Dakar, accueil, mutilation sexuelle, barbarie, religion, montée de l'Islam, animisme, ancêtre, (une vision très vague de la religion), misère, pauvreté, précarité, exploitation, poubelle, etc. La colonisation a beau faire, on ne connaît rien des religions africaines.

Un haut fonctionnaire français écrit, sous le pseudonyme de Victor Chesnault parce qu'il est tenu à l'obligation de réserve, dans un article du Monde (février 1990) : « *désastre africain, désastre français, enfant gâté de notre politique étrangère, le pré carré nous a déjà coûté l'équivalent d'une loi de reprogrammation militaire. Or la zone franc ne fournit plus que 1,3 % de nos importations, ne reçoit plus que 1,9 % de nos ventes, l'Afrique noire déjà marginalisée ne représente que 1,5 % du commerce mondial. Ces chiffres baissent inexorablement. Economiquement parlant si le continent noir tout entier, Afrique du sud exceptée, disparaissait dans les flots, l'impact global du cataclysme serait à peu près nul.* » Je ne récuse pas son analyse sur certains points, mais vois l'image produite.

3 - LA VISION DE LA FRANCE ET DES FRANÇAIS PAR LES AFRICAINS

En Afrique, l'idée du Blanc surpuissant, riche et omnipotent, n'a pas tellement quitté la vision des jeunes africains, même si, il y a plus de nuances entre des touristes, des Européens qui vont dans les villages ; même s'il y a des changements d'image par ces personnes. Mais globalement, ne fusse que par le fait que dans chaque ville africaine, il y a une ville européenne et une ville africaine, il y a le plateau, etc. Les Africains qui y vivent, et se comportent comme les Européens sont aussi traités de Blancs.

En France pour les Africains, l'image du Blanc surpuissant, suromniscient change du fait qu'il est ici. Tout ce qu'il s'était imaginé (puisque la plupart viennent avec l'idée que c'est le paradis, et ils déchantent énormément quand ils arrivent), se dégrade, du fait même qu'il se rend compte que tous les Français ne sont pas égaux. D'autant plus que c'est l'image de l'Africain et de l'étranger qui est plus ou moins exclu dans beaucoup de choses.

Il y a des images contrastées, chacun est resté plus ou moins sur ces images. Il y a une évolution en ce qui concerne les Africains qui arrivent ici. Par contre il n'y a pas eu tellement d'évolution des Français sur les Africains.

4 - LES DOCTRINES COLONIALES ORGANISANT LES RAPPORTS ENTRE INDIGENES ET COLONISATEURS

Les doctrines coloniales organisant les rapports entre les indigènes et les colonisateurs différaient selon les pays. La France préconisait une politique d'assimilation considérant que les colonisés doivent être semblables aux Français. Mais comme tout le monde ne pouvait pas être relevé à ce niveau, on a formé une élite minoritaire qui plus tard pourra acquérir la nationalité française et même siéger au parlement français. Vous reconnaissez Senghor et les autres.

L'action des tirailleurs sénégalais pendant les deux guerres mondiales illustre parfaitement cette politique d'assimilation. Comme la France, ses colonies étaient également en guerre et, on sait que ses tirailleurs étaient souvent envoyés en première ligne.

L'Angleterre quant à elle, pratiquait la politique « d'indirect rule » = gouvernement indirect. C'est-à-dire qu'elle laissait les structures communautaires des pays colonisés intactes tant qu'elles n'entravaient pas la bonne marche de la colonie. Cette politique a pu déboucher sur le développement séparé des communautés.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

La Belgique a également organisé ses colonies sur le modèle du gouvernement indirect, convaincu cependant que les populations indigènes étaient inaptes à une scolarisation de haut niveau et s'est désintéressée des questions d'éducation, laissant aux missionnaires le soin d'y remédier.

Ces différentes politiques ont été poursuivies par delà les indépendances. Les ex- colonies, en plus des matières premières, ont fourni les gros bras nécessaires à la reconstruction de l'Europe. Jusque-là l'immigration intra-européenne satisfaisait aux besoins en main-d'œuvre comme l'illustre ce texte datant de 1920 : *« de bons Kabyles, ce sera une main-d'œuvre tranquille pour remplacer les Italiens insupportables et querelleurs. »* La chambre de commerce de Marseille réclamait ainsi des immigrés arabes pour remplacer les Italiens. On appréciera les termes utilisés pour qualifier les uns et les autres.

Les nouveaux immigrés d'Afrique qu'on allait chercher chez eux, entraient en France avec leur carte d'identité, dans le cadre de la Communauté telle que définie par le général De Gaulle et sanctionnée par un référendum en 1958 qui a été organisé dans les colonies françaises d'Afrique noire à laquelle la Guinée avait dit non.

La Constitution française conserve encore cet article qui organise la Communauté.

Ces immigrés devraient en principe être assimilés à la population française. La seule différence était qu'ils n'avaient pas de nationalité française.

Ces doctrines ont continué à organiser après les indépendances les rapports entre l'Europe et surtout la France, et ses ex-colonies et à l'intérieur même, pour les immigrés qui venaient ici.

5 – DES MOTS DIFFÉRENTS POUR DES RAPPORTS INTERCULTURELS IDENTIQUES : INTEGRATION, INSERTION OU ASSIMILATION.

Le discours entre la France et ses immigrés a oscillé à toutes les époques, entre l'assimilation et sa négation, c'est-à-dire le rejet de l'immigré.

Quant à la pratique, les immigrés, sortes de nouveaux esclaves étaient parqués à l'époque dans des foyers d'accueils, qu'on a améliorés, seuls, privés de leurs femmes, de leurs familles. Le regroupement familial est venu plus tard. Les représentations que les Français avaient sur ces êtres là n'ont pas changé. Le classement des peuples en races, ethnies, élu national immigré, a été une manière de transformer en nature ce qui est social. Cette représentation de l'identité sociale qui existe pour tous les pouvoirs, dans le monde entier a besoin de classer les individus (carte d'identité), et de les administrer selon des politiques produites par ces représentations. Le besoin de classer en immigré, même des populations qu'on appellerait intégrées selon les normes, montre bien cette transformation de ce qui est social en nature.

L'insertion, l'adaptation ou l'intégration, mots du discours actuel, tout en ne signifiant pas la même chose sont des termes relevant à l'évidence de la même représentation de l'immigré.

La réalité de la France d'aujourd'hui impose de concevoir une politique d'éducation qui tienne compte du fait, qu'on le veuille ou non, que le monde se mélange. A l'école, les jeunes doivent non seulement côtoyer leurs camarades immigrés, mais l'interculturalité et le respect de l'autre doit être introduit dans les manuels.

Et ce n'est pas seulement pour l'école, c'est un travail de longue haleine qu'il faut entreprendre. Dans l'immédiat il faut admettre que les médias ont une responsabilité immense, dans la mesure où elles continuent à véhiculer les images vieilles du quinzième siècle et même d'avant, de l'Antiquité. C'est à travers elles qu'on renforce ces concepts qui ont été petit à petit forgés et qu'on continue à amplifier les discours politiques qui sont très confus.

Je ne sais pas si nous, ici, pouvons faire quelque chose. Mais notre réflexion, notre débat partirait de ce fait qu'on puisse apporter à ce que je dis là, soit ajouter, soit suggérer, soit même contester certaines choses, faire des propositions qui puissent avancer les choses sur les difficultés que nous avons à vivre ensemble.

QUELLES IDENTITES POUR QUELLE INTEGRATION ? IMMIGRATION NOIRE AFRICAINE

**M. Amadou SOW, Travailleur Social
Association Rencontre et Solidarité**

Monsieur RWEGERA a donné les bases de la problématique de l'identité et de ses rapports avec l'intégration et l'assimilation. Il est important donc que nous ayons ses propos à l'esprit au cours des discussions que nous allons avoir ensemble.

Pour ma part je vais essayer d'aborder avec vous le sujet suivant : quelles identités pour quelle intégration ? Quelles sont pour nous immigrés Noirs africains, les identités engagées dans le processus de l'intégration.

Avant de commencer, il convient de faire trois remarques, à mon sens, importantes :

- Nous sommes originaires d'un continent vaste, diversifié culturellement, socialement. Il faudra par conséquent parler des identités culturelles, et non pas de l'identité culturelle.
- Toute culture, y compris celles de l'Afrique, est forcément en évolution. Nos identités ne sont donc pas figées, même sous l'influence exercée par le contexte de l'immigration. Elles sont déjà en mouvement avant d'être transplantées en France.
- Enfin, notre immigration est fluctuante : nous venons, nous repartons, d'autres arrivent. Il est difficile d'avoir des repères fixes de l'évolution d'une immigration.

Si la diversité et les évolutions culturelles et sociales nous empêchent d'avoir un modèle unique et figé de références culturelles, il est cependant possible de retenir quelques repères généraux communs à la majorité des groupes ethniques représentés dans l'immigration africaine. Cela est d'autant plus facile et pertinent que la place qu'on nous attribue actuellement dans la société française est basée sur ces repères particuliers et saillants.

Mais avant cela, un mot sur le concept d'identité. Par ce terme, j'entends ce qui nous permet d'être nous-mêmes, d'être des individus psychologiquement, socialement et culturellement. C'est notre patrimoine de valeurs positives, avec lesquelles nous existons, nous comptons, nous échangeons avec les autres. C'est à la fois notre sentiment d'appartenance culturelle et notre moyen de dialogue avec l'entourage.

Ces sentiments, nous pouvons les définir à travers 5 référents culturels dominants :

1 - Le système d'autorité familiale. Dans les sociétés Soninké, Toucouleur, Peulh, Ouoloff...l'autorité du groupe prédomine sur l'individu, le père sur la famille, l'aîné sur les cadets, l'homme sur la femme. Cette règle est sacrée et ne souffre d'aucune entrave, sans risque d'exclusion. Nos systèmes éducatifs sont basés sur ce principe.

2 - Les religions traditionnelles qui sont des pratiques, des croyances, largement répandues en Afrique : elles font partie intégrante de la régulation sociale (justice immanente) ; tantôt redoutée, tantôt adorée, elles sont présentes dans les esprits, conditionnent les comportements et les relations. Ce type de spiritualisme influe sur notre conception des responsabilités dans certains domaines.

3 - Les références culturelles dont voici les deux exemples les plus controversés : La polygamie et l'excision :

- **La polygamie** : C'est un référent de notre identité culturelle. Sa survivance en France n'est pas neutre par rapport aux valeurs françaises. La polygamie peut avoir des incidences importantes dans le processus de l'intégration ou de l'assimilation.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

- **L'excision** : En Afrique, elle a une signification sociale. Ici, ça a d'autres incidences sur nos propres identités culturelles et peut être aussi sur notre place dans la société française.

4 – Les professions. La plupart d'entre nous sommes issus d'un monde rural. Nous avons tous un héritage paysan dans lequel nos valeurs culturelles ont trouvé leurs racines (économie, organisation sociale). Les survivances de cet héritage impliquent pour nous des rapports contradictoires et complexes avec la culture technicienne de la société occidentale (distance, fascination, ignorance, négation.)

5 - L'habitat rural dont nous sommes marqués, nous, originaires des villages ou des banlieues africaines, est caractérisé par la communauté de l'espace vital et par l'observation de règles de confort, de convivialité d'hygiène, etc. établies à partir de nos milieux traditionnels. Notre ruralité (urbanisme ?) marquée par une occupation communautaire de l'espace et du temps largement disponible, nous éloigne souvent de l'individualisme et de la compacité de l'habitat occidental (urbanisme).

La question qui se pose est la suivante : que deviennent et que sont devenus ces référents (et les autres) pour nous Africains vivant en France ? Sont-ils toujours actifs et vivants pour nous permettre encore et toujours de nous considérer Africains « authentiques » ?

L'examen du milieu immigré africain montre, sans aucun doute, la vivacité de certaines transplantations culturelles dans le mode de vie et dans certaines croyances. Ce n'est donc pas seulement par pure nostalgie des civilisations d'origine, mais plutôt des revendications des refuges, des moyens de résistance contre les pressions et les agressions sociales, les exclusions, et la discrimination subie dans la société d'accueil.

Mais il est tout aussi évident que leurs besoins et exigences d'identités culturelles et sociales propres sont désormais entrés dans le débat national des valeurs, dont l'enjeu, comme dans toute société est l'intégration (= régulation, normalisation).

Face à cette force régulatrice, quelle attitude doit-on avoir, tant du côté des immigrés que celui de la société d'accueil ?

Nous rencontrons trois hypothèses :

1 – Une tendance conservatrice :

Nous pouvons choisir de conserver toute notre africanité avec l'intégralité de nos valeurs d'origines ; observer rigoureusement et en permanence nos coutumes et traditions (polygamie, excision, endogamie, etc.).

Nous pouvons y fonder notre honneur et en faire une affaire de dignité, sinon de « vie » ou de « mort ». Nous pouvons ainsi tenter d'imposer nos valeurs culturelles dans le substrat économique et institutionnel de la société française, et planter des palmiers en terre gelée.

Mais du fait que nous pensons que les valeurs africaines s'enracinent difficilement en Occident, du fait des lois implacables de socialisation, une telle attitude nous conduirait et nous maintiendrait dans le particularisme et l'exclusion. Dès lors, nous manquerions à notre mission : compter parmi les autres, participer aux côtés des autres, apporter nos valeurs positives qui ont fait de nous des hommes et des femmes civilisés.

2 – La tendance de l'acculturation :

Nous pouvons aussi, comme vaincus par la pression de la socialisation, découragés et désemparés par l'effritement dans nos sociétés traditionnelles, fascinés par le progrès et le confort de la société occidentale, nous pouvons donc nous mettre à l'apprentissage de nouvelles valeurs, de nouveaux modèles et repères : renaître, s'éduquer et grandir autrement...

Une telle renaissance passerait par un vide, celui d'une vie sans repère personnel, sans les modèles historiques qui nous ont bâtis, nous ont enrichis et protégés, ont porté notre dignité d'hommes et de femmes appartenant à de grandes civilisations.

Le choix de l'acculturation totale, de l'assimilation unilatérale, n'est pas viable, et, quand bien même il l'était, ce serait une impasse.

Nous nous rappelons la phrase d'Aimé Césaire qui disait en substance : « on a beau peindre l'arbre, la sève y crie toujours ».

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

3 –L'adaptation :

Nous pouvons enfin apprendre à nous adapter, là où nous vivons, pendant le temps que nous y serons. Si aller à sa propre rencontre culturelle est utile, aller à la rencontre des autres est une nécessité en ce que cela permet de donner et de recevoir, donc de participer à l'enrichissement. Pour cela, il est possible de garder nos noyaux identitaires forts et positifs, les défendre, les cultiver dans le terreau des valeurs de la société d'accueil, comptant avec dignité, fierté parmi les autres, nous nous mettrons avec eux à redéfinir de nouvelles identités, à faire émerger, peut-être, de nouvelles valeurs.

C'est peut-être cela l'intégration qu'il faut souhaiter pour nous, première, seconde et troisième génération, et également pour la société française, dans son ensemble.

LA CASE A PALABRE

Arbre à palabre du 21/11/90

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

L'arbre à palabres a commencé par l'écoute d'une musique traditionnelle du groupe songhaï enregistrée par nous dans un village situé sur le fleuve Niger.

Nous vous restituons les discussions qui ont suivi :

Mr Seydou HAMIDOU :

Au Niger, cette musique se joue à l'occasion d'une fête avant la saison des pluies, ainsi, on peut prévoir ce qui va se passer pendant la nouvelle saison des pluies.

Mr Lassana TAMANI :

Dans cette chanson il y a quelque chose en plus de religieux, on prie pour demander la pluie et la bonne récolte. C'est dans ce sens que je comprends la musique.

Mr ZEDES :

Cette musique est faite par les peulhs chez nous. Chacun se met à parler tour à tour, c'est à peu près comme une transe, c'est une musique pour la transe. C'est une musique qui a un sens. Ils organisent une fête surtout au début des saisons pluvieuses.

Mme Agnès GIANNOTTI :

A quelle heure joue-t-on cette musique dans la journée ?

Mr ZEDES :

Dans la journée à partir de l'après-midi, jusque tard la nuit.

Mr Moussa MAMAN :

Comment cela se passe-t-il au Mali ?

Mme TRAORE :

Ce sont les songhaïs qui la jouent ?

Mr FOFANA :

Suivant les régions, il y a différentes musiques : tam-tam, balafon, cora etc. Avec les incantations de la saison des pluies, puis, c'est aussi utilisé par les gens pour canaliser leurs malades qui sont "hystériques".

S'ils ne sont pas soignés, ça peut leur arriver n'importe où. Avec cette musique, on canalise ces malades, c'est-à-dire que si on joue la musique, ils entrent en transe. Mais pas ailleurs, ils s'habituent à cette musique qui les canalise comme un point de repère.

Mr CHEIK :

Comme un phénomène dans le nord du Mali, de certaines femmes qui ont le diable au corps. Quand on joue cette musique, elles dansent jusqu'à tomber raides. C'est cette musique qui les soigne, mais en dehors de ça, la période de sécheresse a déclenché le phénomène d'incantation des pluies où seuls les hommes ont le droit de participer, et, au bout de quelques jours, la pluie tombe et les récoltes sont bonnes.

Cette musique est faite soit pour soigner certaines maladies psychiques, soit pour avoir la pluie.

Mr Moussa MAMAN :

Il y a donc deux volets : thérapie et formation.

Mr CHEIK :

Le Takamba est aussi une musique, mais qui est un peu révolutionnaire et même guerrière .

Mr LASSANA :

Ce qui m'intéresse là-dedans : il y a un côté sacré de la musique. Il faut être initié pour avoir droit d'y accéder. Cela se passe soit au début de la saison de pluies, soit à la fin. Ces chansons qui sont censées exorciser, cette musique, je ne la connais pas.

Mr DRAMÉ :

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Je ne suis pas partisan de la musique, mais, en l'écouter ça me remonte le moral, c'est tout.

Mr Moussa MAMAN :

C'est une musique de thérapie et de religion, il y a également une troisième raison que je voudrais qu'on évoque.

Mr HAMIDOU :

C'est une musique de pêcheurs.

Mme Monique ROYER :

Ne fait-on pas l'initiation avec cette musique ?

Mme Agnès GIANNOTTI :

La formation également ?

Moussa MAMAN :

Cette musique est-elle jouée pour les jeunes enfants ?

Mr DRAMÉ :

Tu parles de la circoncision ?

Chez les songhaïs on fait cette musique pour les circoncisions. Tout dépend du groupe ethnique et des religions.

Mr Moussa MAMAN :

Vous ne parlez pas des enfants ? L'Afrique c'est très grand, ça dépend des régions, mais j'aimerais bien qu'on parle des initiations.

Mr Lassana TAMINI :

Chez moi, il y a des instruments spéciaux pour ces cérémonies, il y a une coupe de bois avec des morceaux de calebasse que les enfants portent pendant un certain temps, au bout duquel, ils sont considérés aptes à la vie sociale.

Mr Moussa MAMAN :

Nous voilà donc arrivés au point d'évoquer la signification psychologique de l'éducation des enfants en Afrique et en France. Comment peut-on faire la jonction entre les deux cultures ?

Mr FOFANA :

L'initiation ne se pose pas pour les enfants ici, ou alors, ils sont venus très jeunes. Il n'est donc pas nécessaire d'imposer une tradition aux enfants. Je ne vois pas ici, comment on peut initier un enfant.

Mme CORRARD :

Je parle de l'intégration, c'est un frein à l'intégration. Il ne serait pas mieux de s'intégrer ? Ce qui pèse lourd car il y a une culpabilité : on se dit si je ne m'intègre pas, je vais être rejeté. L'initiation n'est-elle pas un frein à l'éducation et à l'intégration ? Si on espère un mieux-être des enfants, c'est l'enseignement quand même.

Mme Agnès GIANNOTTI :

L'initiation aussi c'est l'éducation.

Mme DILIS :

Pour les enfants africains, il y a des problèmes, et, il me semble quand même qu'il y a des limites qu'il faut trouver entre leur culture et la nôtre. Il ne faut pas trop leur demander, mais quelle est la ligne sur laquelle il doit se situer ? Vis-à-vis de ses petits amis français et des autres choses aussi. Je crois que ce n'est pas facile. Il y a encore des choses à rechercher et à apprendre. On se rend compte que, pour la plupart, il y a des problèmes scolaires. C'est une autre façon de voir les choses, un autre mode de fonctionnement.

Mr Lassana TAMANI :

Si les parents parlent bien le français, il n'y a pas de problème, mais comme ils sont presque analphabètes cela fait problème, ils sont ainsi handicapés.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Mme DILIS :

Je pense qu'on peut garder les deux volets, c'est-à-dire, s'il y a un souci des parents de vouloir s'intégrer, rien ne les empêche, tout en essayant de garder leur propre culture en la transmettant aux enfants.

Mme CORRARD :

C'est un problème qui est quand même général. Les enfants de familles françaises dont les parents sont socialement défavorisés ont également le même problème, ce n'est pas propre aux Africains.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Le problème, je le prends à l'envers. Il me semble que la langue française n'est pas un problème d'apprentissage du français pour l'enfant car il l'apprendra de toute façon. Le problème réel est le refus des parents de parler leur langue aux enfants. Quand ceux-ci vont grandir, ils ne pourront plus parler ni à leur mère, ni à leur père, car les enfants parlent français et les parents parlent leur langue.

Mr Seydou HAMIDOU :

Il est vrai que l'apprentissage des deux langues est possible, et c'est même une nécessité. Apprendre le français pour l'enfant c'est automatique. Quand il sort, il parle français, quand il va ailleurs, il fait de même. Donc, le seul lieu d'apprentissage de la langue maternelle, c'est la famille. Ça, c'est au niveau des deux parents, car, si vous ne leur en parlez pas, c'est aussi un autre handicap pour les enfants. Je connais déjà des amis qui sont confrontés au problème de la maîtresse d'école leur faisant croire que c'est mauvais de parler à l'enfant en langue maternelle puisque à l'école ils risquent de ne rien faire.

Aujourd'hui ces enfants ont grandi et ne parlent aucun mot de leur langue maternelle et, arrivés au pays, ils sont handicapés.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Les études ont montré qu'on ne peut apprendre une langue étrangère que lorsqu'on parle bien sa langue maternelle.

Mr DRAMÉ :

L'enfant reste entre les deux cultures. La culture européenne est indispensable pour une intégration, cependant, il est nécessaire d'apprendre à l'enfant qu'il est le fruit de deux cultures différentes. C'est à lui de choisir celle qui lui convient le mieux.

Mr FOFANA :

Entre les enfants et leurs instituteurs, aucune différence ne se manifeste, en dehors de la couleur de la peau, et, peut-être, au niveau du local où ils se retrouvent en famille à plusieurs, ce qui répercute des choses néfastes sur le comportement de l'enfant.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Je pense que l'éducation de l'enfant se fait en groupe en Afrique, groupe d'âge, groupe de pêcheurs etc. Je ne suis pas sûre qu'en France il y a une démission de certains parents quand on parle d'abandon. Simplement, les parents ont du mal à réaliser que l'éducation des enfants ne puisse pas se passer comme eux l'ont connue en Afrique.

Mr Moussa MAMAN :

En Afrique, c'est acceptable que son enfant sorte avec son groupe d'âge, ça n'inquiète pas les parents alors qu'ici, si un enfant sort sans l'autorisation du père, cela fait un scandale.

Mme CORRARD :

Je voudrais poser une question : Les gens qui viennent ici en France sont-ils partis de leurs villages, ou de la capitale ?

Mr Moussa MAMAN :

Il n'y a pas une très grande différence entre le village et la ville.

Mme Monique ROYER :

En ville, le lieu de référence est toujours le village. Mais ce qui m'intéresse c'est que pour les tout petits de 3 ans qui ont des difficultés à la maternelle, les enseignants disent qu'ils n'ont pas la capacité de s'adapter au groupe ou qu'ils ont du retard. Il me paraît que c'est là qu'il faut chercher.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Certaines femmes sont restées longtemps sans aller au pays, et, tout en restant ici, l'esprit et le coeur vivent en Afrique. Ces femmes n'arrivent pas à faire un pas en avant dans la culture française. Le tout-petit qui reste avec sa mère, le jour où il sort, il reste tout seul car la maman n'est pas là pour le soutenir et l'accompagner. Au contraire, si les parents et les instituteurs lui disent c'est ici la culture, il faut s'adapter même si on retourne un jour au pays. L'enfant, devenu adulte ne peut plus se forger une autre culture. On ne peut pas épanouir une plante si elle n'a pas eu son terreau. Il faut donc les deux cultures dès le départ, car, il ne sert à rien de faire des soutiens scolaires à l'école ou des enseignements spécialisés, si dès le début, rien n'a été fait par les parents.

Mr DORLÉANS :

Est-ce que ce sont des difficultés des enfants ou des adultes ? Les enfants sont capables d'apprendre les deux cultures sans difficulté. Quelqu'un parle de la différence sociale. Le problème se pose à tous les enfants français, immigrés. Cela me frappe beaucoup : J'ai l'exemple d'une famille italienne d'avant la guerre qui a vécu ce problème de la même manière. Un des fils a demandé la nationalité française, l'autre frère a gardé la nationalité italienne. Les enfants de celui qui a gardé la nationalité française ne connaissent pas un mot d'italien. Ces parents-là avaient peur, ils avaient une volonté très forte de s'intégrer, et, pour pouvoir s'intégrer, ils ont cru qu'ils devaient tout à fait abandonner la culture italienne. Ils ont fait une grosse erreur. Maintenant, les enfants ont 50 ans, ce n'est pas grave, mais ils ont perdu beaucoup. Dans leur jeune âge, ils étaient capables d'apprendre.

Je crois que le problème de soutien scolaire, ou les difficultés ne viennent pas du fait qu'ils ont une autre culture, au contraire, c'est quelque chose qui peut les enrichir. Petit à petit, plus ils sont ouverts à d'autres cultures, plus ils sont capables de faire beaucoup de choses. C'est comme quelqu'un qui a appris deux langues, il va en apprendre une troisième facilement. Mais c'est très difficile, et pour les parents, et pour les enseignants.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Je crois qu'il y a un lien entre les deux cultures à faire.

Mr DORLÉANS :

Je ne crois pas au problème de lien entre les deux cultures. Il y a une différence de culture. Il faut faire attention aux mots : entre différence de culture et difficultés liées à deux cultures qui ne se rencontrent pas. Mais, chez un enfant, elles peuvent bien se rencontrer.

Mr Moussa MAMAN :

Je pense que le problème est au niveau des adultes.

Mme DILIS :

On sait que lorsqu'il y a une méconnaissance d'une culture, on a du mal à s'occuper de l'autre.

Mme Monique ROYER :

On a vu des enfants changer quand certains parents ont fait un pas en avant en essayant d'apprendre le français, ce qui leur permet de découvrir quelque chose de l'autre culture. Il y a eu dans ces familles une certaine adaptation.

Mr Moussa MAMAN :

Nous comprenons donc les problèmes de filiation qui se posent aux parents. Au début, ils acceptent que les enfants aient la culture occidentale; et, c'est souvent lors du mariage avec une française ou du service militaire etc., c'est-à-dire au moment où l'enfant passe de la culture du père à la culture autochtone, que le père se déprime, et se pose la question de la filiation. Il se dit qu'il est en train de perdre quelque chose, qu'il a un fils qu'il ne reconnaît plus.

Quant aux enfants, après un séjour en Afrique où la communication entre eux et les grands parents est impossible (il faut un interprète), ils reviennent en France dépressifs, ils ne comprennent pas ce qui leur arrive, et se sentent étrangers des deux côtés.

Mme CORRARD :

Dans les années 1930-1940, les provinciaux parlaient leur patois à Paris. Et maintenant, on a des renouveaux bretons, corses jusqu'à l'appellation du peuple corse. Nous avons eu le même problème en France, on empêchait les bretons de parler breton. Les enfants se faisaient taper sur les doigts à l'école. Le pouvoir centralisateur est à l'origine de tous ces phénomènes, et c'est l'école laïque qui a édifié tout ça. Les Bretons apprennent leur propre langue à la faculté comme une langue étrangère.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Mme Agnès GIANNOTTI :

Il y a eu les mêmes dégâts pendant la colonisation. Dans certains endroits, en Afrique, il y a eu destruction et interdiction systématique de tous les rituels, aujourd'hui il n'y a plus rien. La colonisation a démontré sa capacité de destruction des autres cultures. On se retrouve aujourd'hui face à une situation qui pose beaucoup de problèmes.

Mr Lassana TAMANI :

Les enfants refusent de parler leur langue d'origine avec les parents parce qu'ils sentent que c'est dévalorisant.

Mme DILIS :

Tout à l'heure, Monsieur disait : *"Moi, j'ai une culture, mais, en même temps, je montre aux enfants la culture d'ici"*. De la même façon, il serait mieux de montrer aux petits Français à l'école que l'Afrique a une culture et que son petit copain en face a aussi une culture africaine. Ça permettrait par le biais de ce système d'éviter la marginalisation de chaque culture, et la méconnaissance qui fait peur.

Mme CORRARD :

Le problème se pose à toutes les minorités. L'exemple des sourds nous montre que c'est à eux d'apprendre le langage des autres et non l'inverse ; c'est eux qui font l'effort.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Il faut dire que la majorité des gens qui s'occupent des enfants immigrés n'ont aucune référence culturelle sur les enfants dont ils s'occupent et ils sont incapables de les prendre en charge.

Mr DRAMÉ :

Le travail doit se faire avec le couple : la femme doit être derrière son mari.

Mme CORRARD :

Pourquoi pas à côté de lui ?

Mme Agnès GIANNOTTI :

Il ne faut pas comprendre cela dans un sens de dévalorisation de la femme : les rôles sont partagés et définis.

Mr Moussa MAMAN :

C'est la langue maternelle traduite en français "La femme est derrière son mari" ne veut pas dire que la femme est inférieure à l'homme.

Mr DRAMÉ :

Oui, c'est-à-dire que les deux doivent se serrer la ceinture pour aider l'enfant.

Mr Moussa MAMAN :

Cette aide qui se fait quelques fois dans le système éducatif africain qui veut qu'un enfant soit corrigé s'il fait une gaffe, ici, est perçue comme un sévice corporel.

Mr DRAMÉ :

Un enfant qu'on gifle c'est une correction d'éducation.

Mme DILIS :

Ça peut échapper.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Ce n'est pas échappé, en Afrique, c'est exprès.

Mme DILIS :

Ce n'est pas une gifle qui est sanctionnée comme sévice corporel, c'est quand on utilise une ceinture, un martinet.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Pour le martinet, on ne met pas les Français systématiquement en prison, ce n'est d'ailleurs pas une raison pour l'utiliser.

Mme DILIS :

C'est quand il y a une répétition.

Mme DIALLO :

Mon père m'a frappée parce que j'étais impolie, pourtant j'étais la plus aimée de la famille. Un moment, j'avais des traces sur les cuisses, ici, mon père serait en prison.

Nous avons eu un cas, un monsieur qui avait l'habitude de frapper son enfant. Un jour, l'assistante sociale scolaire a vu une griffe sur la joue de l'enfant, et, sans rien demander, elle a dit : " Voilà, c'est encore le père qui a battu ses enfants", directement elle fait appel à la brigade des mineurs qui est venue sans l'avis de l'assistante de secteur. Les enfants sont emmenés à la Cité, et, quand la mère vient chercher ses enfants, il y a une femme en civil qui lui fait signe de la suivre. A la Cité, ils l'ont gardée de 11h30 à 20h. Ils sont allés chez le monsieur qui rentre chez lui à 20h. Finalement, ils l'ont pris et l'ont mis en prison sous prétexte que sa femme a porté plainte contre lui.

Avant l'arrivée du mari, la femme a été interrogée, si son mari la frappait avec les enfants. Elle a dit oui, sans comprendre la portée de ce qu'elle était en train de dire : la logique africaine veut qu'un enfant soit corrigé quand il fait une bêtise.

Le monsieur, avec un avocat d'office n'a pas pu se défendre et, il a été mis en prison. Sa femme n'ayant pas pu revoir ses enfants (qui avaient été placés à la DASS) a crié à tue-tête et s'est retrouvée en hôpital psychiatrique.

Mme Monique ROYER :

Est-ce que quelqu'un a porté plainte ? Si cette affaire s'est passée exactement comme ça, il faut porter plainte contre la police, il ne faut pas laisser passer ça comme ça.

Mme DIALLO :

A l'hôpital, elle est restée trois mois avec de la drogue, mais elle en a pris une fois et les autres fois, elle les jetait dans les lavabos. On la faisait faire des ménages dans l'hôpital.

Mme CORRARD :

A-t-elle vu ses enfants pendant les trois mois?

Mme DIALLO :

Elle les a vus seulement un an après. Le père est sorti de la prison trois mois plus tard, suite à la grâce présidentielle du 14 juillet. En voulant rentrer chez lui, il trouve son appartement fermé. Depuis un an et demi il n'a pas pu récupérer son appartement et ses effets qui s'y trouvent toujours. Les enfants sont actuellement à Gap, loin de Paris. Ils n'arrivent pas à voir les enfants, il a fallu l'intervention de certaines assistantes sociales pour qu'ils acceptent d'aller voir les enfants.

Les parents se sentent bloqués, otages d'un système auquel ils ne comprennent rien. Nous sommes arrivés à leur faire accepter d'aller voir les enfants, mais l'ASE a refusé de leur délivrer un billet de transport en affirmant que le mari a des sous sur son compte. Quel rapport y a-t-il entre l'enlèvement des enfants, l'emprisonnement et le compte bancaire?

Le tout dernier des enfants est complètement déréglé, il est en contact permanent avec des enfants handicapés. Le monsieur travaille depuis 28 ans en France, il n'a jamais eu de problèmes.

Mme DILIS :

Quand on fait une crise de nerfs au tribunal, on appelle un médecin qui décide d'un internement ou pas.

Mme Monique ROYER :

Est ce que quelqu'un a pris le problème en main pour faire une poursuite judiciaire, car on ne peut pas laisser cette situation comme ça. Le placement se fait quand vraiment les enfants se trouvent en danger, et tel n'est pas le cas. Nous sommes dans un état de droit, s'il n'y a pas de sévices corporels, ce n'est pas normal qu'on les retire de la famille.

Mme DIALLO :

La rencontre du père et des enfants était un drame. Les enfants ne reconnaissaient plus leurs parents, le père était bouleversé, traumatisé, meurtri, surtout devant l'attitude de son fils à qui il demande en sonnké comment ça va, et qui lui répond : "Mais qu'est-ce qu'il raconte lui?"

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

A la police, on leur a fait savoir que leur mère est morte et leur père en prison. Il paraît que les enfants l'ont chanté dans le couloir.

L'employeur du père a été même sollicité pour le renvoyer mais ce dernier a refusé et nous avons un certificat qui l'atteste.

Mme Monique ROYER :

Vous savez, il y a un livre qui est sorti qui apprenait comment on peut rendre quelqu'un fou. Là, c'est ce qui s'est passé exactement. Qui est ce qui s'occupe de cette affaire pour faire la lumière et rendre justice?

Mme DIALLO :

On est avec le SSAE.

Mme CORRARD :

Très souvent, les situations comme celles-ci ne se disent que quand c'est dramatique et même dans les familles françaises on en rencontre.

Mme DILIS :

Avec les familles immigrées, je leur ai dit d'éviter les coups et de chercher d'autres punitions. Comme on ne sait pas jusqu'où ça peut aller : je connais une femme française qui est allée en prison pour avoir frappé son enfant qui a eu un traumatisme crânien.

Il faut trouver d'autres punitions, le coup, on ne sait pas jusqu'où ça peut aller. Les parents parfois regrettent après coup. En dehors de toute culture, si on peut transmettre ça pour tous les parents ce serait une bonne chose. Dans la convention du droit de l'enfant, les sanctions corporelles sont interdites. Les enfants le lisent et le disent à leurs parents : tu n'as pas le droit de me taper. Il faut imaginer d'autres solutions pour punir.

Mme HOUDART :

Je suis d'accord, ça pose des problèmes pour nous sur le terrain autour de la question : à quel moment a-t-on le droit de faire un signalement. Un enfant moralement maltraité, on ne le voit pas, et c'est autre chose que la maltraitance physique. Nous sommes encore mal armés par rapport à toutes ces questions. Cela demande qu'on traite ces questions avec d'autres gens, et parfois, d'intervenir à deux pour mieux évaluer, car, quand on est seul face à certaines situations c'est difficile de prendre une décision dans le signalement.

Mme DIALLO :

Dans la plupart des cas, on appelle la famille au moins 2, 3 fois avant de prendre de telles décisions. Ici, aucune confrontation n'a été faite entre les parents, les enfants et les assistantes sociales scolaires. Certains avancent que le monsieur a trop d'enfants dans l'école (il en a 3), comme si, dans son arrondissement, il ne doit pas avoir trop d'enfants dans la même école. Cette année, les enfants sont venus à Paris, et les parents n'ont pu les voir que trente minutes.

Mme CORRARD :

Moi, je suis inquiète, connaissant la DASS, au bout d'un certain temps, si les parents ne se manifestent pas, on considère qu'ils se désistent.

Mr DORLÉANS :

Il y a des parents qui ont des difficultés de communication.

Mr Moussa MAMAN :

Bien entendu, le problème est là, car la plupart des parents immigrés ne savent ni lire ni écrire.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Dans ce cas ci, le père ne comprend pas pourquoi on lui arrache ses enfants.

Mr TRAORÉ :

Cette situation est dramatique car je connais un autre cas aussi dramatique que le premier : il s'agit d'un Africain qui a eu un problème de logement. Il est venu me voir pour que je puisse l'héberger lui

et sa femme, en attendant qu'ils retrouvent un autre local. En même temps, il confie sa fille à une voisine qui habite dans le même quartier qu'eux, c'est-à-dire à Aulnay. C'est pour permettre à sa fille de continuer ses études scolaires dans le même établissement pour finir l'année scolaire en cours. Au

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

moment où le père voulait reprendre sa fille, la voisine refuse et demande au père de se référer à un juge pour enfants. Cette réaction avait irrité le père qui s'était mis en colère et voulait retirer l'enfant

de force, il a été mis en prison illico et on ne sait plus où il se trouve en ce moment même où je vous parle, on n'a plus de ses nouvelles.

Mr DRAMÉ :

Il y a un problème d'intégration.

Mr Moussa MAMAN :

Ici ce n'est vraiment pas un problème d'intégration. C'est que le père se croyait en Afrique et voulait faire les choses comme en Afrique, tout en oubliant qu'il est en France où les règles sociales sont différentes. Ce monsieur dont vous venez de parler, s'il avait demandé l'avis des spécialistes, son problème ne serait pas arrivé de cette manière. Cependant, les intervenants sociaux doivent se dire : nous sommes en face de gens d'une autre culture, essayons de les comprendre avant de prendre des décisions dont nous ne mesurons pas les conséquences.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Quelque chose est très difficile à comprendre et à admettre par les Européens : en Afrique, celui qui dit "c'est mon fils" peut ne pas être le père géniteur. C'est peut-être son frère, ou son ami, qui, par marque de respect lui a donné son enfant, et cela n'a rien à voir avec un abandon. Mais, ici, c'est compris comme un abandon. Dans une famille, un couple peut élever 10 enfants alors qu'ils ne sont géniteurs que de 4, les autres enfants sont ceux des frères, des soeurs...

Mme Monique ROYER :

Ce problème, je le connais puisque souvent, des jeunes filles ou des jeunes garçons qui sont les enfants d'une soeur ou d'un frère ou d'un parent quelconque viennent ici, en France à l'âge de 13 ans, et se retrouvent désemparés à 18 ans car ils restent sans papiers, n'étant pas les enfants des couples qui les ont fait venir en France. Pour cette raison, il me semble que les gens qui viennent en France, et qui y vivent doivent connaître impérativement les lois, pour éviter des drames.

Mr Moussa MAMAN :

C'est justement pour éviter des drames que nous avons pensé nécessaire de créer des lieux de rencontre entre les différents intervenants sociaux, praticiens etc. et le public africain.

Mme DIALLO :

Ce qui est écoeurant, c'est que les représentants africains n'ont pas de crédibilité auprès des intervenants français. Même auprès des institutions, on ne nous donne pas le temps de nous exprimer, on a toujours tort. Et, quelqu'un qui a tort, n'est pas écouté par les autres parceque d'avance il a tort pour celui qui le reçoit. Souvent, devant un Malien ou un Sénégalais qui ne comprend pas le français, tout de suite le ton change, et le rejet est systématique parce qu'auparavant il y a déjà des préjugés et des clichés.

Mr Moussa MAMAN :

Le problème n'est pas seulement spécifique à la population africaine même si elle est la plus touchée.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

DE L'AFRIQUE A LA FRANCE ET DU PASSE COLONIAL A L'INTEGRATION

Arbre a palabre du 28 mars 1997

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Mme Cécile LESTOCQUOY :

En arrivant en Afrique, ce qui m'a le plus sidérée, c'étaient ces paysages que je n'avais jamais vus. Et sur la route, tout à coup à un carrefour, je vois un poteau indicateur avec le petit truc rouge des nationales, comme dans la Normandie de mon enfance. Et, en voyant ça, je ne savais plus où j'étais : j'étais dans un autre monde, un autre pays et, d'un seul coup j'étais revenue à Vernon dans l'Eure. C'était très bizarre.

Après ça, quand je suis arrivée au village, quand j'ai commencé à connaître un peu plus les choses, Moussa MAMAN m'a présenté le Chef de Brigade, le sous-préfet, et là, j'ai commencé à voir toute une administration et une vie locale qui était organisée, mais pas comme dans notre enfance. C'était quelque chose de très familier, mais du passé, comme si c'était notre passé qui nous revenait ; ça aussi c'était très étrange. Mais vraiment, j'ai l'impression qu'on est très gêné parce que nous, Français, n'avons pas de mémoire de la colonisation et de l'époque. Il faut que les Français réalisent qu'on est allé là-bas et qu'on y est toujours d'une certaine façon parce qu'il en reste plein de choses.

Mme Rivka BERCOVICI :

Est-ce que quelqu'un avait vu ce film génial qui s'appelle « Noir et Blanc, en couleur ». Je crois qu'ensuite le titre était « la victoire en chantant ». C'est l'histoire de la guerre de 14 en Afrique sur une frontière France-Allemagne, sur une zone vers l'Afrique centrale. On fait creuser des tranchées et on leur fait faire la guerre. C'est un film fait par un Africain qui doit dater de 15 ou 20 ans.

Je vous le conseille car c'est à mourir de rire, je crois que c'est un grand film du cinéma africain.

Mme Agnès GIANNOTTI :

J'aimerais bien demander à Annick le sentiment qu'elle a eu en arrivant au village, car on est encore dans un autre cas de figure. En effet comme tu es Antillaise, avais-tu d'autres images en tête avant de venir et qu'as-tu ressenti ?

Mme Annick PRAJET :

C'est totalement différent. Les routes et tout ça, j'avais déjà des clichés, dans mon enfance, j'avais vu des histoires qui se passaient en Afrique à la télé et qui m'avaient beaucoup marquée quand j'avais 10-11 ans, ça s'appelait Yao.

C'était la grande route, on n'en voyait pas le bout. A chaque fois qu'on arrivait quelque part, je regardais s'il y avait la mer, mais non, la mer, n'était pas là.

Mme Rivka BERCOVICI :

C'est la relation de l'insulaire au continent. Tu as vécu en Martinique.

Mme Annick PRAJET :

Oui, je me disais qu'à un certain moment je verrais la mer, à chaque fois que j'arrivais en haut d'une montée je pensais voir la mer de l'autre côté, et là, comme il faisait très chaud, il y a la réverbération et tu imagines qu'il y a la mer. Tu regardes la minuscule bosse qu'il y a sur la route et tu te dis qu'il y aura quelque chose et non, il y a encore une infinie longueur de route.

Sur la route j'ai vu des sachets en plastique, et je me disais, tiens là aussi, il y a ça, ça voulait dire qu'il y a la civilisation. On voyait ces sachets bleus de la métropole, de la civilisation industrielle qui jonchaient les routes, et puis je suis allée dans une grande ville. Tout le peuple est là, des marchands sur le bord de la route, c'est vrai que la Martinique s'est développée très vite. J'ai connu quand même le temps des shorts courts et des enfants qui allaient encore à la maison, dans la cour nu pieds. Ils ne se posaient pas de problèmes et ils vivaient tranquillement leur vie.

Et puis au village, les maisons, ça ne m'a pas choquée parce que je n'étais pas partie avec des idées préconçues, je me disais, je verrai bien ce qui m'attend. J'étais prête au dépaysement, même à la fin j'essayais de marcher sans mes sandales pour piétiner la terre.

Mme Cécile LESTOCQUOY :

Je voudrais raconter mon expérience de différence de couleur de peau. Quand je suis allée en Afrique pour la première fois, c'était en Egypte : j'ai une amie égyptienne et j'y suis allée souvent depuis l'âge de 18 ans. L'Egypte du nord est blanche et l'Egypte du sud est noire et là-bas, la différence de couleur de peau n'est pas du tout un critère de différenciation.

Ensuite, je suis allée à deux reprises au Nigeria. C'est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de touristes, j'étais la seule blanche, j'avais l'impression que tout le monde me regardait, c'était terrible.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Et puis je suis partie dans le village de Moussa et j'ai passé là 10 jours avant que les autres n'arrivent, j'étais la seule blanche, et comme je n'avais pas de glace, pour moi, l'humanité était devenue marron et je faisais partie de l'humanité. Quand Agnès et les autres sont arrivés, j'ai eu un choc. Je me suis dit, mais ils sont affreux, mais quelle couleur de peau ils ont! et ça a duré jusqu'à ce que je reparte. Je me disais qu'ils avaient une couleur de peau bizarre.

Mme Rivka BERCOVICI :

J'avais un copain qui avait une définition : il disait que la couleur de peau n'était pas une référence, car les gens ont toutes sortes de dégradés, et lui avait une théorie: les cuits, les moins cuits, les pas cuits. Et évidemment, les pas cuits, c'est nous. Il disait que le problème des pas cuits, c'est quand on les met au chaud, ça a des réactions bizarres. On a passé trois mois en Afrique ensemble, et il prenait des teintes de jour en jour plus foncées, à la fin, il était pratiquement noir et les gens lui parlaient en wolof, il ne comprenait rien et se faisait engueuler... Pour lui aussi, le rapport à la couleur de peau avait changé car cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps de rester autant au soleil.

A l'inverse, un ami brésilien qui est juif et blond avait toujours vécu au Brésil. Il est venu vivre en France pendant un hiver pour un stage. Un jour il me téléphone et me dit : « Je suis très malade (il était docteur et faisait une superbe formation), il faut que je te montre quelque chose ». Il vient à la maison, se déshabille et me dit : « Regarde, j'ai la peau d'une couleur épouvantable ». Il n'avait jamais été blanc, depuis enfant il était sur la plage, surfeur, il s'était toujours vu avec une peau mate et bronzée.

Mme Annick PRAJET :

Je voudrais raconter aussi mon expérience : je suis partie au Sénégal, deux années de suite, et la deuxième année, j'ai fait tous mes vaccins à la dernière minute, et j'ai fait une allergie. Quand je suis arrivée là-bas j'étais malade, alors, ils ont appelé le médecin. Ils m'ont mis sous intraveineuses, j'ai ensuite été à l'hôpital faire des piqûres, ensuite j'avais un voyage en Casamance et ça ne guérissait pas, on m'a conseillé d'aller voir un sorcier. Je suis allée à l'hôpital et là j'ai vu un docteur dont le diagnostic était que j'avais la peau plus blanche que les Africains et donc que les rougeurs que j'avais au niveau des cuisses étaient normales. En fait, j'avais de l'urticaire.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Quant à mon fils, métisse, l'hiver il a la couleur de maman, et l'été celle de papa. C'est très diplomate car il ne vexe personne.

Mme Rivka BERCOVICI :

Un matin, dans une rue au Sénégal, il y avait des enfants qui allaient à l'école, il devait être 7 H 45 et ils se mettent à crier « toubab, toubab », et puis moi, je ne sais pas ce que j'avais, je n'étais pas contente, je me tourne vers eux et je crie « toubab, toubab », les gamins se sont retournés et un petit de 3 ans s'est mis à pleurer : il nous regardait puis se regardait, car là c'était une insulte en l'occurrence, et le pauvre, il ne savait plus ce qu'il était. Je l'ai ramené chez lui et j'ai expliqué à sa mère pourquoi il pleurait.

Mme Jacqueline FAURE :

Avant de partir, j'avais peur d'aller en Afrique. Peur parce que je laissais en France mes enfants, mais surtout parce que je ne connaissais rien à l'Afrique. Ce que j'en connaissais, c'était par l'association URACA. Pourquoi j'avais peur aussi, c'est parce que j'avais appris cette référence à un autre monde, le monde de l'invisible, j'avais peur des esprits.

Et plus on avançait, plus je me disais que je ne voyais plus mes enfants, que je les oubliais. Je m'inquiétais même de ne plus avoir d'image d'eux.

Ce que je peux dire sur mes impressions à Niamey ou dans le village c'est une certaine tranquillité des gens, je n'avais pas peur, je ne me sentais pas menacée. On les regarde, ils nous regardent.

Mme Adama DIAKITE :

Quand je suis arrivée à Bamako, c'était vraiment la tranquillité totale, les gens ont le temps, ils ne sont pas pressés. Je ne pourrais pas vivre là-bas. Ensuite, au moment de retourner en France, la voiture qui devait m'amener à l'aéroport est arrivée en retard, j'ai dit à ma fille : « on va rater l'avion ». Ici, on est toujours pressé, il faut courir après le bus, alors que là-bas, non.

Quand je suis arrivée en ville, j'ai admiré les gens, mais je ne peux pas vivre là-bas, j'ai fait une semaine, je n'ai rien pu avaler : les gens ne font pas la cuisine avec de l'huile d'arachide mais avec du beurre de karité, rien que l'odeur, ça ne peut pas passer.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Mme Hortense BLE :

Ce qui m'a étonnée aussi quand je suis arrivée, c'est le fait que personne ne dit bonjour. Je passe, je dis bonjour, on me regarde.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Moi, au village, ce qui m'a étonnée, c'est qu'on dit bonjour 100 fois par jour. Tu vois la même personne, tu l'as quittée 10 minutes avant et il te redit bonjour, comment va la famille... au début c'était même assez dur à supporter.

Mme Jacqueline FAURE :

Quand on randonne en montagne, on dit bonjour à toute personne que l'on croise.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Alors on dit bonjour à chaque heure de la journée.

Mme Jacqueline FAURE :

Moi, je vais te dire, quand je suis dans un endroit où je rencontre les mêmes gens 50 fois par jour, j'ai la formule, bonjour, bon appétit, bonsoir, bon courage... Parce que c'est vrai eux partent et moi, je reste. En France, il existe des micro-sociétés

Mme Hortense BLE :

Je disais que j'étais choquée parce que quand je disais bonjour, on me regardait sans me répondre. Ce qui était pire, c'est qu'on était sur le même palier : il ouvre sa porte, j'ouvre ma porte, il me regarde et ne me dit même pas bonjour. C'est incompréhensible quand même, s'il y a le feu chez toi, tu vas m'appeler au secours, je vais te tourner le dos, et je peux te tourner le dos puisqu'on ne se connaît pas, ça on est sûr qu'on est dans un autre monde.

A Orly, les gens ne disent pas bonjour, c'est là que j'ai passé ma jeunesse. On ne dit plus bonjour à Château rouge non plus. Quand je suis arrivée ici, tout le monde disait bonjour, bonsoir.

Mr Timothée KHONDI NGIMBI :

Alors, je pense que je dois être un mauvais citoyen là où j'habite, parce que j'exige de tous les petits zairois qu'ils me disent bonjour. C'est un enfer pour eux parce qu'ils ne disent jamais bonjour d'habitude, mais quand ils me voient, ils se cadrent, ils savent qu'ils doivent dire bonjour.

Mme Hortense BLE :

Ici, en France, quand quelqu'un rentre à la maison, on lui dit de dire bonjour, mais au dehors, il fait ce qu'il veut.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Mon fils a le problème inverse, il dit bonjour aux gens qui ne lui répondent pas et il se retourne fâché en me disant « il ne m'a pas répondu ».

Mr Timothée KHONDI NGIMBI :

Je voulais raconter ce que j'ai vécu en France quand je suis arrivé parce que je n'ai pas suivi le même parcours. J'ai grandi jusqu'à l'âge de 18 ans tout autour de mon village. J'ai vu Kinshasa, la capitale seulement avant d'entrer dans la deuxième année de secondaire, donc avant le bac. Tout ce que j'ai appris de mes maîtres zairois ou belges c'est que la France c'est la perfection. Tout est parfait, surtout la langue française, de telle sorte qu'on allait suivre les actualités à RFI et l'actualité passait à la seconde pile, et nous avons adoré les journalistes comme Thierry Bourgeon, je ne sais pas ce qu'il est devenu aujourd'hui.

Quand j'entends parler les jeunes Français à l'association, je me dis « c'est ça vraiment le français? ».

Quand je suis arrivé à Paris, j'étais émerveillé, tout d'abord parce que c'était en été, il faisait chaud, je suis arrivé de nuit à 21 heures 30, il faisait clair, et donc, j'ai vu Paris sous l'angle de la merveille. Le deuxième jour, je suis arrivé à Château Rouge et j'étais étonné de voir de la banane plantain, de l'igname etc.

Une Intervenante :

J'aurais voulu qu'on avance un petit peu. Là, au village, vous avez assisté à une cérémonie, c'est ça, Quelle a été la réaction des villageois ? C'est une chose qui n'est pas facile à accepter. Comment vous ont-ils intégrées ?

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Mme Agnès GIANNOTTI :

Cela n'a été possible que pour une raison, c'est que c'est le village de Moussa MAMAN et qu'il est maître de cérémonies. Il est le responsable de l'organisation des tradipraticiens dans la région et il fait également partie de notre groupe ici. C'est parce qu'il y a la jonction entre les deux groupes qu'il sait où, quand et comment il peut faire les choses et intégrer les gens.

Ce n'est pas du tout simple de faire travailler les deux groupes ensemble, il fait la gymnastique dans un sens et dans l'autre, quand nous allons au village, il sait qui peut aller où et comment, de la même manière quand les gens du village viennent ici, il se débrouille pour arriver à les faire travailler ici.

C'est parce qu'il travaille effectivement dans les deux groupes qu'il peut faire participer les gens d'une culture aux choses très profondes de l'autre culture.

Mme Jacqueline FAURE :

C'est par rapport à la cérémonie en elle-même qu'elle pose la question.

L'Intervenante :

Même quand ils invoquaient les esprits et tout ça, vous étiez là ?

Mme Agnès GIANNOTTI :

Bien sûr, d'ailleurs les gens qui regardent les photos des cérémonies sans savoir dans quel contexte elles ont été prises disent « c'est la joie, c'est une femme qui danse ». Quand on a été là-bas, on sait que ce n'est pas une femme qui danse mais un esprit qui est là, qui fait danser la femme en utilisant son corps comme un cheval.

Mme Jacqueline FAURE :

Selon une certaine interprétation, mais on voit aussi une femme qui danse. Tu veux dire Agnès que c'est une dame possédée par un esprit, mais la dame danse parce qu'elle est dans une possession.

Mme Agnès GIANNOTTI :

A ce moment là elle est possédée. En effet, au début de la cérémonie, elle danse réellement pour appeler les esprits et la danse n'est plus du tout pareille une fois que l'esprit a pris possession de son corps. Pour moi, cela a demandé plusieurs voyages avant que je dise ce genre de choses : la première fois que j'ai vu des possessions, je voyais des dames et des messieurs qui dansaient. C'est après deux ou trois séjours que ma vision a changé et que j'ai vu les esprits et non les gens. Les photos que vous voyez au mur ont été prises lors du dernier séjour de l'équipe d'URACA en Afrique. Jacqueline FAURE et Cécile LESTOCQUOY venaient pour la première fois dans cet endroit. Cela m'a donné envie de pouvoir discuter des premières impressions que l'on ressent lorsque l'on débarque dans un endroit totalement inconnu.

Mme Jacqueline FAURE :

Quand je suis arrivée au village, je me suis sentie un peu bizarre, on avait voyagé pendant toute une journée, mais je n'étais pas particulièrement fatiguée. Tout d'un coup, nous nous sommes retrouvés au centre du village avec plein de monde autour, des enfants, des adultes. On était comme à un carrefour, à un lieu à peu près central et j'étais complètement paumée. Enfin, je n'étais pas très bien, je me suis sentie presque déprimée, loin de chez moi, décontenancée. Où est-ce que j'allais me poser, qu'est-ce que je faisais ici ? C'était la première impression, une impression désagréable en fait, très loin de tout. Et après, cette impression s'est vite dissipée dans les heures qui ont suivi parce qu'on a été très bien accueillis. Il y a eu des danses du pays et on est allé manger. Ensuite, il n'y a plus eu de problèmes par rapport à cette première impression.

Mais au cours du séjour, j'ai eu encore des moments de malaises qui étaient différents de celui-là, et ça m'a permis de comprendre ce que ça pouvait représenter pour des étrangers qui arrivent en France. Parce que moi, j'y arrivais dans de bonnes conditions, j'étais accueillie, j'étais introduite par des gens. Je dis ça parce que je travaille à l'hôpital, je suis psychologue et je m'occupe de patients d'origines étrangères qui ont souvent des maladies graves, pour certains qui sont sans autorisation de séjour et j'ai mieux compris ce que ça pouvait être d'être loin de son pays, loin de sa famille, dans un lieu étranger.

Un Intervenant :

Lorsque vous dites « le village », ça représente combien d'habitants ?

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Mme Jacqueline FAURE :

Je crois que c'est 400 habitants dont 200 enfants.

L'Intervenant :

Et c'est à quelle distance de la ville la plus proche ?

Mme Agnès GIANNOTTI :

C'est à 4 km de Karimama, mais à notre échelle à nous Karimama est une toute petite ville. Ceci dit, c'est la sous-préfecture, mais sans électricité ni eau courante.

L'Intervenant :

Dans le village y-a-t-il un groupe électrogène ?

Mme Agnès GIANNOTTI :

Oui, il y en a un maintenant, mais c'est tout récent. De temps en temps, Moussa met la télévision dans la cour.

Mme Cécile LESTOCQUOY :

Le Bénin est un long rectangle. Ce qui m'a frappée c'est qu'on arrive à Niamey au Niger, on traverse un grand bout de ce pays, on arrive à la frontière, on passe de l'autre côté et on n'a absolument pas la sensation d'avoir changé de pays. Je n'ai jamais eu le sentiment d'être au Bénin ; c'est dans une continuité totale car on suit le fleuve et on arrive dans une autre capitale. Il n'y a aucune barrière géographique hormis la douane, il n'y a pas de changement de climat ni de végétation.

Mme Agnès GIANNOTTI :

A sa création le village de Bello Tounga où nous étions était au milieu du fleuve sur l'île aux oiseaux. Cette île est séparée du Bénin par le petit bras du fleuve et du Niger par le grand bras du

fleuve. A l'époque le petit bras faisait frontière. Le village était alors nigérien, puis les autorités politiques ont décidé que c'était le grand bras qui ferait frontière, le village est devenu béninois, il s'est ensuite déplacé sur la rive du fleuve.

Mme Rivka BERCOVICI :

Depuis le temps de la colonisation, le Bénin et le Niger étaient sous la même autorité.

Mr Mamadou DIARRA :

A l'époque, le gouvernement général de tous les pays colonisés par la France (Sénégal, Mauritanie, Mali, Côte d'Ivoire, Bénin, Togo, Niger, Guinée Conakry) se trouvait à Dakar.

Mme Rivka BERCOVICI :

Le découpage était déjà fait, découpage administratif des départements en réalité.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Moussa les a appris à l'école.

Mme Rivka BERCOVICI :

Ils ont été élevés dans un pays où il y avait une autorité de l'armée française, de l'état français et du franc français.

Un Intervenant :

Je suis Antillais, donc département français, et nous avons la même loi qu'ici et entre septembre et mars un locataire qui ne paie pas son loyer ne peut pas être expulsé car on est sensé être en hiver !

Mr Timothée KHONDI NGIMBI :

Mon voisin ici n'a pas plus de 45 ans, mais il a appris « nos ancêtres les Gaulois » à l'école.

Mme Hortense BLE :

On a appris la géographie d'ici, mais on ne connaît pas la géographie de la Côte d'Ivoire. L'histoire de la France, on la connaît sur le bout des doigts, mais on ne connaît pas la nôtre.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Mme Rivka BERCOVICI :

Je me souviens que c'était une grande révolution en France quand on a introduit dans le programme de géographie des classes de 5e la Côte d'Ivoire dans les années 1970. Egalement au programme du bac et ceci au seul titre que la Côte d'Ivoire avait réussi à devenir un nouveau pays industrialisé et ceci au prix qu'on connaît.

En tant qu'enfant puis comme professeur je me souviens que les vieilles enseignantes qui avaient 10-15 ans de métier disaient: « c'est quand même impossible d'enseigner la géographie de la Côte d'Ivoire ». Il y avait un problème mental, c'était intéressant de constater qu'elles avaient des difficultés à penser la Côte d'Ivoire. Ça n'a vraiment été admis qu'au début des années 1980, par notre génération, ensuite on a fait rentrer le Brésil.

Mr Bernard :

On dit « pacifier » : donc il y avait la guerre avant et il fallait que les Blancs viennent pour faire la paix.

Mr Timothée KHONDI NGIMBI :

Ce qui m'a été appris c'est que dans le temps, nous n'étions que des tribus qui se faisaient la guerre et l'homme blanc est venu pour, notamment libérer les tribus de la main mise arabe. La colonisation signifiait en fait que les Blancs venaient chasser les Arabes et ouvraient les populations à la civilisation. Mais je préfère vous dire que toute l'histoire des cinq siècles de contact avec les Blancs, c'est à dire d'esclavage a été totalement occultée. Par contre on nous a appris à connaître un cardinal qui a milité pour qu'on envoie les Européens libérer les africains de la main mise des arabes.

Mr Bernard :

Tu as dit pour qu'on ouvre les africains à la civilisation, ça veut dire quoi ? C'est avoir une télé? On est civilisé parce qu'on a une télé ?

Mr Jonas BLE :

Il y a une religion, être chrétien : Être civilisé c'est d'abord être chrétien, être scolarisé. C'est ça la civilisation.

Mr Bernard :

La civilisation c'est manger du surgelé ou c'est aller à la chasse et aller à la pêche, c'est quoi la civilisation ?

Mr Jonas BLE :

C'est ce qu'on vient d'évoquer, être civilisé à l'occidentale, c'est aller à l'église, puis à l'école. Or ces deux données font défaut en Afrique. Nous, nous avons notre religion qui n'est pas l'islam, ni l'église catholique. Les Arabes et les Européens sont partis enrayer cette religion. L'islam prenant de l'ampleur, les Européens sont venus chasser les Arabes pour s'installer.

Mr Bernard :

Donc on parle plus de religion que du progrès que peut amener un peuple dit civilisé.

Mme Rivka BERCOVICI :

Au Sénégal, ils ont commencé à arriver sous Louis XIV. Effectivement, la civilisation française, quand elle est arrivée sur le bord du fleuve, à Saint Louis du Sénégal entre autres, avait un caractère civilisé assez limité du point de vue du progrès dans la vie quotidienne qu'elle apportait. Il faut quand même se dire qu'elle n'était pas vraiment capable d'exporter grand chose en technologie.

Même si aujourd'hui, on peut dire que Saint Louis du Sénégal c'est le pont Faidherbe qui est l'une des grandes réalisations de la France en Afrique au moment de l'installation du premier port, de la première implantation française en Afrique.

Mr Mamadou DIARRA :

La colonisation n'a pas été faite de la même manière partout en Afrique, il existe des spécificités. Chez nous, au Sénégal par exemple, nous étions déjà islamisés comme les autres pays sahéliens et cette islamisation remontait déjà à des siècles.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Mme Hortense BLE :

En Côte d'Ivoire, nos parents donnaient une partie de leurs récoltes pour payer leurs impôts à la France, et ça je pense qu'on l'a payé jusqu'en 1960.

Mr Timothée KHONDI NGIMBI :

Nous sommes des colonies. La Belgique était un tout petit pays, les grands c'était l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Espagne, éventuellement le Portugal qui pouvaient posséder, mais pas la Belgique.

Et alors, le Congo se trouve colonie de la Belgique avec un système tout à fait différent de l'administration française. Les Français, eux, voulaient former des Français en Afrique, des africains français.

Ce qui fait que mes amis ont appris « nos ancêtres les Gaulois », nous jamais.

Ah, non! nous étions le Congo belge, nous n'étions pas la Belgique d'outre mer, jamais, c'étaient deux pays différents, avec deux drapeaux différents.

Mme Rivka BERCOVICI :

Ils étaient capables d'imaginer une possibilité d'être Belge sans être sur le territoire.

Je pense que c'est la question d'avoir été colonie espagnole, colonie des Pays Bas, et la question des Flamands et des Wallons qui fait cette possibilité qu'ont les Belges d'avoir été nos oncles, tout aussi menteurs, mais avec un mode de légitimation un peu différent.

Pour la France, c'est la prolongation de la Révolution française. On pouvait se dire que ce sont les idéaux de la Révolution qui étaient exportés en Afrique. Jules Ferry, outre le fait qu'il a rendu l'école obligatoire était parmi les plus grands défenseurs de la colonie. Alors qu'en France c'étaient les gens les plus à droite qui ne voulaient pas coloniser. Les gens de gauche, de centre-gauche disaient qu'il fallait apporter les idéaux de la Révolution.

Mme Agnès GIANNOTTI :

On retrouve ça dans les associations. Les associations à tradition de gauche sont basées sur cette idéologie : tous égaux = tous pareils et fonctionnent sur un mode militant sans reconnaître l'identité de l'autre. C'est-à-dire qu'on va se battre pour les droits de l'autre avec honnêteté et pugnacité mais sans reconnaître son identité.

Mme Cécile LESTOCQUOY :

C'est exactement ce qui se passe à l'éducation nationale. C'est pour ça qu'on n'entend jamais parler des migrants, des enfants de migrants et de leur spécificité.

Mme Agnès GIANNOTTI :

Donc on se bat pour l'autre, mais dans le déni absolu de son histoire.

Mme Cécile LESTOCQUOY :

Il faut prendre en compte le fait qu'à l'éducation nationale, il y a 90% des élèves qui ne sont pas d'ici. Personne n'en parle, il n'y a aucun texte ou bulletin officiel de l'éducation nationale quasiment, à part une classe de non francophones, qui parle des problèmes que peut poser la scolarité d'enfants d'autres nationalités.

Mme Rivka BERCOVICI :

Le débat est tout de même très difficile à aborder. Ce débat-là sur la façon dont les colonisateurs ont légitimé leur existence. Et, dans le débat d'aujourd'hui sur moule républicain, école républicaine et les valeurs républicaines.

Un Intervenant :

C'est de l'intimidation. En fait, en France, on fonctionne en disant que tout le monde doit s'assimiler et devenir...

Mme Rivka BERCOVICI :

La question est intéressante puisqu'elle est le fondement du débat des associations et des communautés africaines et maghrébines, des migrants non européens. Car pour les européens, la question va être réglée par-devers eux.

L'Intervenant :

Mais, qu'est ce que ça veut dire être Européen ?

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles

Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Mme Rivka BERCOVICI :

La question va être réglée, elle est déjà d'ailleurs réglée légalement par-devers eux. La question des communautés non européennes est cruciale comme celles qui ont des difficultés au séjour en France. Quand elles veulent rester en France qu'est-ce qu'elles ont comme projets vis-à-vis de la France ? C'est ça qui est demandé à un migrant et c'est normal. C'est vrai que le modèle identitaire et communautaire est un modèle tentant, mais terrifiant : c'est le modèle britannique c'est : vous avez le droit d'être Britannique.

Il a un passeport de citoyen de l'empire et citoyen britannique ; il y a une différence, donc ils vont même jusque là, ils ne discutent même pas des droits d'entrer, ils n'ont pas les mêmes débats que la France sur l'immigration les Anglais aujourd'hui, simplement, ils n'en ont rien à faire: c'est-à-dire que soit tu es reconnu dans ta communauté comme quelqu'un de fort qui réussit à faire de l'argent dans ta communauté, dans un système et il faut arriver à un très haut niveau pour que le passage se fasse. Et, par ailleurs, ça se développe ou ça ne se développe pas. C'est-à-dire que c'est le libéralisme strict.

En France, il y a des espèces d'idéologies d'égalité qui posent la question : Peut-on intégrer des gens en gardant leurs différences, en construisant sur la différence qu'il y a entre les gens du fait de leur histoire, tout en acceptant un modèle qui est commun.

Mme Cécile LESTOCQUOY :

Ça, c'est l'histoire de la France, c'est le problème de l'intégration des étrangers est vue au travers de l'histoire de la France et des rapports entre la construction d'un état centralisé, le passage du moyen âge, de la féodalité, du seigneur des régions et des provinces à un état centralisé avec le roi de France. Les associations, lorsqu'elles sont en face des valeurs assimilationnistes ou séparationnistes, sont en face de cette histoire-là et du passage de la structure qui était tout à fait différente au moyen âge à celle d'un état centralisé où les différences de langues n'existaient plus.

Mme Rivka BERCOVICI :

La France a à peu près intégré 5 sortes d'Européens, elle est en train d'intégrer, pas très bien les Maghrébins. Dans la vie quotidienne, les gens s'intègrent, ils restent ce qu'ils sont et deviennent...

Mme Cécile LESTOCQUOY :

Le débat idéologique est, de nos jours, la conséquence de l'histoire de France et il a été exporté.

Mme Rivka BERCOVICI :

Il a été exporté assez incroyablement en Afrique.

Mr Mamadou DIARRA :

Ce qu'il faut savoir, c'est que pendant la colonisation, vous allez retrouver ce débat entre l'assimilation et l'intégration des populations noires dans la communauté française. Si vous lisez Senghor vous retrouverez ce débat. Ça a été un très grand débat dans les années 1945 : c'était impossible qu'un Africain soit assimilé.

Mme Rivka BERCOVICI :

Assimilé non, mais intégré, oui.

Mr Mamadou DIARRA : Bon, l'intégration, c'est quoi? Moi par exemple, je parle français, je porte un pantalon, on peut supposer que je suis intégré. Ça ne m'empêchera pas de penser...

Mme Rivka BERCOVICI :

C'est ça l'intégration, c'est arriver à faire, à être un humain d'un type un peu particulier comme tous les humains d'ailleurs, qui porte en lui ce qu'il est, tout en étant conforme à la société dans laquelle il vit. On dit d'un enfant : « Il s'est bien intégré à l'école », pas du tout parce qu'il est devenu un élève, il n'a pas changé de nature, simplement, on se dit que ce petit enfant devient un écolier, c'est-à-dire qu'il devient, pendant les moments de sa journée, de sa vie à l'école, il est un tout petit peu différent de ce qu'il est petit enfant avec ses parents.

On parle d'intégration à l'école, je prends comme ça le terme d'intégration.

Je suppose que ma grand-mère l'avait pris comme ça et que les parents de mon père l'avaient pris comme ça. Ça veut dire qu'on est ce qu'on est, à part ça, on joue le jeu jusqu'au point où on est capable d'avoir l'air d'être français, simplement. Ce n'est pas du mensonge parce qu'on l'est réellement. Par exemple, moi aujourd'hui, si on me proposait un pays en rapport avec mes origines, je pourrais avoir le choix, aucun de ces pays ne tente : quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse,

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

au bout de 3 générations, je suis complètement française. L'intégration peut être à un moment de se dire je suis, mais je ne suis pas complètement, je me sens particulière.

Mr Mamadou DIARRA :

C'est à dire que vous pouvez être italienne, espagnole et au bout de trois générations, c'est sûr que vous êtes française à part entière.

Mme Rivka BERCOVICI :

Non, pourquoi?

Moi, je ne serai jamais non plus une Française à part entière.

Mr Mamadou DIARRA :

Mais moi, un Noir africain, je resterai ici pendant 10 générations, je serais encore maghrébin, africain.

Mme Rivka BERCOVICI :

A cause de la couleur ?

C'est une question de couleur.

Mr Mamadou DIARRA :

Le problème, c'est de dire que tout porteur de la nationalité française doit être traité sur le même pied d'égalité, donc on ne regarde pas la couleur de la peau.

Mme Rivka BERCOVICI :

C'est la loi.

Un Intervenant :

Moi, je suis Africain

Mr Timothée KHONDI NGIMBI :

C'est mon ami, c'est un Sénégalais, il est de la région de l'ancien Président Senghor.

L'Intervenant :

Je disais sur cette grande discussion sur l'intégration, on nous évite un exercice qui consiste à apprendre à vivre ensemble. Apprendre à vivre ensemble suppose que de la part des gens qui sont ensemble de faire des efforts de part et d'autre. C'est-à-dire qu'en France les Français qui sont français puissent accepter des gens qui veulent vivre en France, qui le désirent, et que ceux qui veulent vivre en France acceptent de se ranger. Cela suppose des efforts de part et d'autre.

Mme Cécile LESTOCQUOY :

Cela suppose aussi de connaître les (). En France, nous sommes très gênés par un énorme trou de mémoire. Ce trou de mémoire vient de l'école, on ne nous a rien transmis de l'histoire de la colonisation.

Mme Rivka BERCOVICI :

Je souhaiterais parler de la question de la nationalité : Seuls étaient de vrais citoyens français à l'époque les habitants des trois villes qui étaient françaises au Sénégal, mais cela ne leur a pas donné la nationalité française. Ils étaient les premiers à avoir un acte qui les reconnaisse liés à la France. Pour tout le reste de l'Afrique, il n'y a eu aucun mouvement pour devenir Français. Certains devenaient Français par leur lien avec l'administration coloniale, mais ce qui est extraordinaire c'est que la question ne se pose pas. Il y avait un maire, une administration coloniale, et très tôt dans les villes, un état civil. Ce qui me frappe, c'est que le dispositif de l'indépendance ne pose pas la question du devenir national des gens, y compris ne répond pas ou ne résout pas la question des anciens combattants. Or aujourd'hui encore, c'est l'une des choses les plus incroyables. Aucune disposition n'a été prise quant au sort des anciens combattants, pas même de mesure de revalorisation des pensions. Je crois qu'il y a aujourd'hui un débat sur le rapport de nos voyageuses au Bénin, c'est à dire : on est quoi les uns par rapport aux autres, par rapport surtout aux anciens ressortissants de l'AOF.

VOYAGE EN AFRIQUE

Le Bénin

PRESENTATION DU PAYS

Géographie

Le Bénin est situé en Afrique de l'ouest à l'est du géant économique, le Nigeria. Il couvre une superficie de 112 620 km² et est habité par environ 5 409 000 personnes. Sa capitale politique est Porto Novo mais tous les ministères sont basés dans la capitale économique, Cotonou.

Sa façade s'ouvre au sud sur l'Océan Atlantique et sa longueur lui confère une grande variété de climats.

- La zone sud a un climat de type équatorial très humide et une température qui varie entre 23 et 32°C. On distingue 2 saisons pluvieuses et deux saisons sèches dans l'année. Il pleut d'avril à juillet et de septembre à novembre et il fait chaud de décembre à mars et d'août à mi-septembre.
- La zone nord a un climat de type tropical, avec baisse de température la nuit et de faible degré hygrométrique. La saison pluvieuse s'étend de juin en octobre et la saison sèche de novembre en mai. L'harmattan (vent sec et froid) souffle de novembre en février.

D'une manière générale, on distingue cinq régions naturelles du nord au sud :

- * la zone côtière, basse et sablonneuse, forme un cordon littoral fertile favorable à la culture du cocotier.
- * la zone intermédiaire, est drainée par l'Ouémé et le Couffo. C'est l'une des zones les plus fertiles et les plus peuplées du Bénin.
- * la zone moyenne aux plateaux silico-argileux caractérisée par une forêt clairsemée est située du nord d'Abomey aux montagnes de l'Atokora.
- * le massif de l'Atokora au nord-ouest est la réserve d'eau du pays, « l'Ouémé », « la Penjoui », le « Mekrou », et l'Alibory y prennent leur source.
- * les plaines du Niger, silico-argileuses, climat de type soudanais, s'étend de Borgou à Kandi.

Population

On distingue deux grands groupes : les autochtones et les habitants venus des régions d'est, d'ouest et du nord.

A - LES AUTOCHTONES

Ce sont les peuples qui ont su maintenir leur homogénéité malgré les invasions et les apports d'origines diverses. On distingue les **Paragourmas**, les **Mossis**, les **Groussis de l'est**, et les **Fons-adjas**.

1) Les Paragourmas, sont un ensemble de peuples dont la langue est apparentée au gourma :

- **Les Gourmantchés** vivent au-delà de la Mékrou, à Karimama, Djougou et Batia. Ils constituent vraisemblablement la base du peuplement autochtone du Dahomey septentrional.
- **Les Gangambas** habitent le plateau de Datori derrière les contreforts de l'Atakora dans la région de Coby.
- **Les Niendés** dont le nom vient de la phrase *niendé* (= je dis que) vivent dans la même région que les Gangambas.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

- **Les Berbas** peuplent la région de Dassari et de Gouandé.
- **Les Sombas** qui s'appellent en réalité **be tammaribé** (= *bons maçons*), vivent au sud de la sous-préfecture de Natitingou.
- **Les Natimbass** (mot qui vient de *natieni* = il faut monter sur la montagne) habitent le canton de Tayakou.
- **Les Bi-yoles ou Soroubas** (selon les baribas) **ou Solas** (selon les kabrés) sont à cheval sur le Togo et le Bénin.

2) les Mossis regroupent les peuplent de langue et d'origine Mossi :

- **Les Boulbas** parlent une langue apparentée au more (langue des Mossis) et vivent dans les villages de Brouniessou, Sépounga, Kangoufagou, Pompongou et Naguinebou.
- **Les Woabas** ou **Bewanribés** (selon les Sombas) occupent le nord-ouest de la sous-préfecture de Kouandé.
- **Les Ttankambas** ont une origine identique à celle des Waobas. Ils habitent le plateau de Bounta et Tora. C'est un peuple qui pratique la circoncision et l'excision. Deux féticheurs patriarches président à la vie religieuse.
- **Les Yowas** (au singulier **Yodo**) ou **Pilas Pilas** habitent la région de Djougou.
- **les Tanekas** ou **Tambas** (singulier **Tando** : qui signifie les gens de la montagne ou les bons tireurs) vivent aussi à Djougou.

3) Les Groussis de l'est sont les Groussis du Dahomey :

- **Les Logbas** ou **Dompagos** représentent le peuple kabré le plus oriental.
- **les Kabrés** occupent une faible enclave dans le cercle de Djougou.

4) Les Fons-adjas regroupent les peuples Adja, Fon et Ouatchi et parlent des langues apparentées. Ils sont installés dans les riches terres du plateau Adja et du Mono.

5) Les Mahis sont d'anciens pêcheurs venus de la région du lac Ahémé qui se sont installés au confluent de l'Ouémé et de l'Agbado dans la région de Dame. Les Mahis à prédominance Nago (peuple Yorouba) habitent Thio, Agouangon, Glazoué, Gbowélé, Paouignan, Soklogbo, Gbaffo et ceux de langue fon autour de Savalou entre Gobada et Aklampa, de Ouédémé à Agadanijo.

6) Les Hollis s'appellent eux même les **Djés**. Holli signifie « *qui ne parle ni le Fon, ni le Nago* ». Les Hollidjés habitent Kétou.

B - LES PEUPLES VENUS D'EST, D'OUEST ET DU NORD :

1) Les peuples venus de l'est

- **Les divers peuples Yoroubas** constituent une grande partie de la population du Bénin. Ils sont désignés par le terme de **Nago** ou **Anogo** par les Fons et parlent le Yorouba. On distingue 2 groupes : **les Yuroubas** du sud qui résident le long de la frontière avec le Nigeria, à Kétou et Anago, et **les Yorubas** du nord qui se trouvent dans les régions de Tchabé, Itcha, Ifé et Manigri.
- **Les Babiras** : sont de Borgou.

2) Les peuples venus de l'ouest

- **Les Minas ou Guins** : habitent sur la côte.
- **Les Bassédas** (au singulier **Aseda**) ou **Quindji-Quindji** occupent la région située sur la route Djougou-Savalou dans les villages de Bassila, Pénésoulou, Pénélan et Bodi.
- **Les Gouangs** : on distingue 2 groupes : **les Bazantchés de Séméré** (région qu'il habitent aujourd'hui encore) et **les Tschoumboulsi** qui vivent à une quarantaine de kilomètres de Savé (dans les villages de Gbédé, Bassen-Daningbé, Bassen-Asanké et Okoumfo).
- **Les Tyokossis** sont dans la région de Datori.

3) Les peuples venus du nord

- **Les Tembas** ou **Cotokolis** sont installés près de la frontière avec le Togo.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

- **Les Dendis** habitent dans le septentrion. Venu par la vallée du fleuve Niger, ils se sont installés tout au long du fleuve.
- Quelques **Djermas** ou **Zabermas** vivent dans la région du cercle de Kandi, à Malanville et Karimama.
- **Les Peulhs** du Nord Bénin se trouvent à Kouandé, Dompago, Djougou, Séméré. Ils sont beaucoup plus intégrés dans la société bariba dont ils gardent les troupeaux. Quant aux Peulhs proches des plaines du fleuve Niger, ils gardent encore leur système culturel qu'est le nomadisme.

D'une manière générale chaque ethnie a une marque de cicatrice sur le visage qui le caractérise. Par exemple les Fons ont 3 petits traits verticaux à côté du tympan, les Baribas, un trait oblique sur la joue qui va du dessous de l'œil au coin de la bouche. Les Dendis shones quant à eux se reconnaissent par 3 traits verticaux sur le long de chaque côté du visage. Les Dendi de l'extrême nord (Karimama, Malanville) ont sur les joues 3 traits verticaux, 3 horizontaux et 3 autres verticaux qui descendent vers les coins des lèvres. Ils sont appelés Dendi Mamar Haama, etc.

La densité de la population est dépendante de la richesse des terres. Ainsi, les départements du sud (favorable aux commerces), les zones marécageuses et Savalou habitent une grande partie de la population.

Une population qui malgré le progrès du christianisme et de l'islam demeure attachée aux religions traditionnelles (animisme, monothéisme). Elles imprègnent complètement tous les actes de la vie quotidienne. Beaucoup de Béninois du sud croient en l'existence d'un Être suprême appelé **Mahu** chez les Fons et, **Olorun ou Oludumare** chez les Yoroubas. Chaque être humain a un esprit protecteur : **le Sê** (selon les peuples de la côte). C'est l'élément spirituel vital de l'être humain. Ce dernier mort, son âme continue sa vie terrestre, souffre du froid, de la faim et de la soif. C'est pourquoi les rites funéraires sont un événement familial et souvent complexe. Le culte des ancêtres qui les protègent du malheur a une grande importance.

La sorcellerie existe dans tous les groupes ethniques. Il y a deux catégories de sorciers : les bons qui protègent et les mauvais qui tuent mystérieusement. Cependant un bon sorcier peut devenir mauvais et vice versa.

Chaque clan a ses totems et ses interdits.

Le culte vaudou est également pratiqué depuis l'installation massive des brésiliens en 1888 après l'abolition de l'esclavage. Ils sont nombreux à Agoué, Grand Popo, Ouidah, Cotonou, Godomey et même Allada et Abomey. La plupart des familles portent des amulettes, des gris-gris qui leur portent bonheur et éloignent les mauvais esprits.

La divination a un rôle considérable dans la vie de la population. Avant d'entreprendre une activité majeure, les Béninois consultent en majorité les devins.

La famille au sens large a été et est le fondement même de la société béninoise. Elle comprend les membres vivants et morts descendant d'un même ancêtre. Ils sont soudés entre eux par des liens de sang et de sol. La succession se transmet par les hommes.

Plusieurs familles liées par des communautés de territoire, de langue, de culture et souvent de destin se sont réunies et ont formé de grandes communautés qui ont été transformées aujourd'hui par « les spécialistes » en tribus, ethnies clans, etc.

HISTOIRE

L'histoire du Bénin, bien qu'écrite mais surtout datée par les Européens, puise sa source dans la tradition orale.

Elle a surtout été dominée par l'histoire du royaume d'Abomey. Le roi « Agadja » (1708 - 1729) avait nommé pour chaque clan des vieillards dépositaires de la tradition. Les récits des divers tribus étaient mis sous forme de « chants versifiés faciles à mémoriser ». Chaque homme devait connaître son origine.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Le roi GLELE, 150 ans plus tard (1858 -1889) réactualisa à son tour les récits. Il employait les services d'un poète-chanteur appelé *Ahanjito* qui récitait les listes royales depuis le début de la dynastie. Il aurait payé de sa vie toute erreur ou omission.

Le 1^{er} grand roi du royaume d'Abomey fut OUEGBADJA (1645-1685). Plusieurs autres rois (Akaba 1685-1708, Agadja 1708-1732, Tegbessou 1732-1774, Kpengla 1774-1789, Agonglo 1789-1797, Gléglé 1858-1889...) lui ont succédé et ont agrandis le royaume en dominant les peuples du nord et le royaume de Porto-Novo (fief du commerce européen).

En 1851 le roi Guezo, signa un traité de commerce et d'amitié avec la France à cause de l'état d'insécurité occasionné par les rivalités européennes sur la côte. En 1868, c'est au tour du roi Gléglé de signer un traité de paix et de protectorat de la plage de Cotonou à la France. Les négriers européens (anglais, français hollandais brésiliens) fréquentaient déjà depuis 1471-1473 la côte dahoméenne. Les comptoirs français pourvoyaient en esclaves les Antilles françaises. La côte dahoméenne très propice à la traite des esclaves et au commerce était devenue le théâtre des antagonismes européens. Les rois étaient parfois soudoyés parfois combattus et, durant les guerres locales les marchands se rangeaient toujours du côté de leurs intérêts et influençaient la vie politique, sociale et diplomatique des royaumes.

Gléglé fut succédé par son fil Kondo (dont le nom de souverain a été Behanzin) en 1889. Behanzin célébrait chaque année les funérailles de son père par des sacrifices humains (82 jeunes hommes et filles la première année). Les coutumes et rites funéraires ont joué et joue encore un rôle très important dans l'histoire du Bénin. Pour assurer une bonne continuation de la vie après la mort aux personnes importantes, on leur fournit un bon cortège.

Behanzin élargie le royaume qui était devenu une véritable menace pour les royaumes voisins (Porto Novo, Ouidah) et les installations françaises et européennes sur la côte. Il révoque entre autre le traité de 1868 et fit connaître clairement qu'il est le seul souverain. Dès lors une campagne de destitution est organisée contre lui.

Le 19 février 1890 les troupes françaises débarquent à Cotonou et chassent tous les opposants dahoméens. Behanzin riposte et marche sur Cotonou le 4 mars. Repoussé, il cerne Porto-Novo le 19 avril. Après une rude bataille, les troupes françaises arrivent à repousser les Dahoméens. A l'échec de plusieurs pourparlers et offensives dahoméennes et françaises, des détachements français armés de canons sont lancés le long des frontières dahoméennes (Togo, Nigeria). Behanzin s'exile et meurt en Algérie (à Blida) en 1906. La reddition de Behanzin conduit à la mise en place de la colonisation et de la domination française.

Mais pour relier cette colonie à leurs possessions d'Afrique, les Français doivent assurer la sécurité dans le nord du pays. Plusieurs autres royaumes (Mahi, Adja, Fon, Yorouba, Bariba et Pila pila) qui ont su résister aux invasions extérieures, au royaume d'Abomey et à la traite sont annexés et soumis à la domination française. Toutes les troubles et résistances ont été noyées.

Le 23 juillet 1897, la convention franco-allemand détermine la frontière Togo-Bénin, le 14 juin 1898, l'accord franco-allemand celle du Bénin et du Nigeria. L'ensemble de la colonie pris le nom de Dahomey.

Le Dahomey acquit son indépendance en 1960 comme plusieurs autre pays africains. Il prend le nom de Bénin en 1975.

De nombreuses instabilités constitutionnelles ont marqué cette jeune république. La difficile cohabitation des partis politiques qui ont tous une base régionale et ethnique en est la cause, en plus de la coupure traditionnelle entre le Nord et le Sud.

Le gouvernement militaire révolutionnaire établi le 26 octobre 1972 et dirigé par le commandant Mathieu Kérékou adhère le pays au marxisme-léninisme et à la création du parti de la révolution populaire du Bénin (P.R.P.B). La constitution du 9 septembre 1977 fixe l'organisation du pouvoir politique et reste en vigueur jusqu'en 1990.

Comme plusieurs autres présidents africains, sous l'injonction du F.M.I. et de la Banque Mondiale, celui du Bénin est contraint d'accepter en juin 1989 la fin du parti unique et l'adhésion du

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

pays au multipartisme. Il perd les élections présidentielles qui ont suivi en mars 1991, mais revient au pouvoir en mars 1996 avec les suffrages du peuple et l'appui du Parti du Renouveau Démocratique de A. Houngbédji qui devient alors Premier ministre.

ECONOMIE

La politique économique du pays était fondée sur la base du marxisme-léninisme. Les objectifs étaient de satisfaire les besoins matériels de la population en procédant à l'autosuffisance alimentaire et à l'exploitation des ressources naturelles.

Les coopératives de type socialiste et le contrôle des secteurs vitaux en étaient les bases.

L'agriculture est aujourd'hui encore la principale source de revenu (culture vivrière, palmier, coton, cacao, café...). Elle emploie 44 % de la population active et représente 46,7 % du PNB en 1985. L'essor des cultures vivrières longtemps délaissées au profit des cultures d'exportation a augmenté la productivité. La production de palmier à huile connaît des hauts et des bas. La socialisation pourrait être la cause du non-développement des cultures secondaires comme le café et le cacao. La production animale est très insuffisante au Bénin.

L'industrie est beaucoup moins développée (13% du PIB en 1988). On indique 14 millions de tonnes de réserve pétrolière, du marbre et de l'or exploité artisanalement (1250 kg).

En raison de sa situation géographique, le commerce avec les pays limitrophes a une place importante. Le port de Cotonou dessert les pays enclavés du Nord : Niger, Burkina-Faso, Mali.

CONTE DU NORD BENIN

***L'âne et le lion,
raconté par El Hadj Saley de Bello-Tounga***

Je vais vous raconter cette histoire qui m'a été racontée quand j'étais petit. Avant, tous les animaux vivaient dans la brousse. C'est plus tard que certains sont venus habiter avec les hommes et sont devenus des animaux domestiques.

A ce moment-là, l'âne vivait avec le lion. Le lion chassait et l'âne transportait. Arrivé à la maison, ils partageaient le fruit de leur chasse en deux parts égales et chacun prenait son repas avec sa femme et ses enfants. C'était ainsi qu'ils vivaient en bonne intelligence.

Un jour, le lion déclara qu'il était fatigué et demanda à l'âne d'aller chasser seul. L'âne refusa. Le lendemain, il suggéra la même chose et eut la même réponse. L'âne ajouta qu'aussi vrai qu'un lion n'est pas fait pour le transport, un âne n'est pas fait pour la chasse.

Le troisième jour, le lion fit la même demande et exigea que l'âne aille faire la chasse ou sacrifier un de ses enfants. Triste, l'âne promit d'y aller le lendemain car il avait besoin de temps pour réfléchir à la façon de procéder.

Dans la brousse, il n'y avait qu'un seul cours d'eau accessible par un seul sentier étroit. Pour aller boire, les animaux s'alignaient par taille, les plus petits ouvrant la marche. Ils buvaient dans le même ordre, et repartaient de même. Après, chacun reprenait sa vie normale, sur son territoire.

Ce soir-là, l'âne alla se cacher dans des buissons sur le chemin de la rivière. Quand l'heure d'étancher la soif arriva, tous les animaux, excepté la famille de l'âne tenue en otage par la famille du lion, se mirent en route pour la rivière.

Il les laissa boire, et au moment où les animaux s'apprêtaient à rentrer, l'âne poussa brusquement le plus grand braiment jamais encore entendu. Les animaux prirent peur et se mirent à courir. Les plus gros piétinèrent les plus petits. Aucun animal tombé, même l'éléphant, ne se releva. Le gibier gisait partout.

L'âne attendit que les survivants se réfugient plus loin dans la brousse pour que personne ne le voie et rentra chez lui comme si de rien n'était. Le lion vint lui demander le résultat de la chasse. L'âne lui répondit qu'il n'avait rien pris et que tout allait bien. Le lion lui dit alors :

- Être en bonne santé ne suffit pas, nous allons te manger, ta femme ou l'un de tes enfants.

L'âne lui répondit :

- Sois patient et allons à la chasse tous les deux, maintenant. Nous trouverons certainement à manger.

- Je ne peux pas être patient quand j'ai faim.

- Va chercher toute ta famille, nous allons chercher le gibier que j'ai déjà tué.

- Qu'est-ce que tu as tué dans la brousse qui sollicite toute ma famille pour le transporter ?

- Je ne t'ai rien demandé, va chercher ta famille et allons-y.

Le lion alla chercher sa famille et leur dit :

- Si on ne trouve rien, on tue l'âne et on ramène la viande à la maison.

Ils partirent en brousse et trouvèrent, étendus sur le sol, les cadavres de presque tous les animaux. A la vue de tous ces corps étendus, et parmi lesquels il y avait des lions et même des éléphants, le lion et sa famille eurent peur de l'âne.

Le lion dit :

- Choisissons un animal et retournons à notre repère. Un seul gibier nourrirait nos deux familles pour ce soir.

- Allons encore plus loin, proposa l'âne.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Plus ils avançaient, plus la peur du lion redoublait.

- Comment as-tu fait pour tuer tous ces animaux, lui demanda t-il.
- Ça ne te regarde pas, je t'avais dit que ce n'était pas une bonne idée de m'envoyer à la chasse. Mais comme tu étais le plus fort, tu m'y as obligé.

Après avoir fait le tour de tous les cadavres, l'âne dit :

- Retournons prendre les lions, aujourd'hui, nous mangerons de la viande de lion.
- Choisissons autre chose je te prie, un buffle par exemple, supplia le lion.
- Si tu continues de protester, toi et ta famille subirez le même sort.

Le lion obéit donc à l'âne qui les chargea de toutes les dépouilles de lion. Arrivé à la maison, ils partagèrent en deux, et l'âne dit au lion :

- Si toi et ta famille ne mangez pas votre part entière avant demain pour qu'on puisse retourner en chercher d'autres, je vous tuerai.

Tout en parlant, l'âne cachait sa peur depuis le début, car si le lion venait à découvrir qu'il ne les avait pas tués lui-même, il les tuerait.

Cette nuit-là, le lion et sa famille décidèrent de quitter la région car ils leur seraient impossible de manger tout ce que l'âne avait tué et ils finiraient donc par être tués par ce dernier.

Le lendemain, l'âne trouva la tanière du lion vide et dit à sa famille :

- Préparez-vous, nous partons vivre avec les humains, nous ne pouvons plus vivre ici.
- Et c'est ainsi que l'âne se retrouva à vivre avec les hommes.

Quand le lion se rendit compte de la supercherie, il se mit dans une colère noire et promit de tuer l'âne pour venger les autres animaux de la brousse car dans le code d'honneur des animaux, on ne tue pas ce qu'on ne peut pas manger. Aujourd'hui encore le lion guette l'âne, et quand il lui arrive de l'attraper, l'âne ne crie jamais. Il se laisse tuer sans résistance car il dit : « un courageux reste un courageux quoi qu'il arrive ».

PROVERBES DENDIS

Bon tshébé aba tshébé koulou
Proverbe dendi donné par Mr Farnng Beidou

Le meilleur conseil est de se conseiller soi-même.

Hidjai ya na dimi taraï sintin
Proverbe dendi donné par Mr Moussa Maman

C'est le lien du mariage qui tisse le lignage.

Dan in'koy kouaraya igano koara boragoundanatsché
Ima zarazara bi kate lastché
Proverbe dendi donné par Mr Guidi Ousmane

Quand tu vas dans un village où tout le monde a une queue, Alors tisses-toi une queue en chiffon.

Dan mæssara ana goyonka kana djémé
Proverbe haoussa donné par Mr Oumarou Bonkano

L'épi de maïs porte la barbe pendant qu'il est au dos.
Les enfants dans l'immigration deviennent plus savants
que leurs parents.

RECETTES DENDIS

Nakia
Gâteau de riz

Ingrédients :

1 kg de riz.
1 verre de miel

Recette :

Bien laver le riz, laisser reposer 15 minutes, le piler ou le passer à la moulinette pour obtenir de la farine.

Mettre la farine dans une casserole, puis la faire chauffer en tournant avec une spatule jusqu'à ce qu'elle brunisse.

Retirer du feu. Chauffer un verre de miel puis le malanger à la farine. Piler de nouveau ou passer à la moulinette. Faire des petites boules avec la pâte ainsi obtenue.

Commentaire :

C'est un gâteau de fête confectionné pour les naissances ou les mariages

ALAL
Gâteau de haricot

Ingrédients :

1 kilo de haricots blancs secs
8 grains de poivre
1 oignon
un peu de piment
1 cuillerée à café de sel
du beurre

Recette :

Mouiller les haricots dans un litre d'eau pendant 15 minutes, puis les écraser avec la main pour enlever la peau. Faire partir la peau avec l'eau et déposer les haricots sur un plat.

Passer les épices et les haricots à la moulinette ou les piler. Verser un verre d'eau dans la pâte obtenue et battre avec une spatule.

Mettre dans de petits moules préalablement huilés. Faire cuire à la vapeur pendant 30 minutes. Démouler.

Mettre le beurre et l'oignon émincé au feu. Au moment de servir, recouvrir les gâteaux avec le beurre fondu.

Le Bénin du Nord au Sud, impressions de voyage

Hélène DAVID, photographe

Sébastien Piccolo, Thomas Droze, Gaëlle Denis et Hélène David, quatre jeunes français, ont séjourné à Bello Toundja au Bénin. Ils devaient respectivement participer à la construction d'une école au village, photographier et dessiner la vie en brousse pour compléter les cahiers de l'U.R.A.C.A.

Après un mois à Bello Toundja, Gaëlle et Hélène descendaient dans le sud du Bénin pour réaliser un reportage sur les cités lacustres, tandis que Thomas et Sébastien restaient à Bello Toundja pour finir les travaux.

Sébastien venait de passer deux mois au village, Thomas n'avait jamais séjourné en Afrique de l'Ouest, et c'était la première fois que Gaëlle et Hélène touchaient le sol africain. Voici quelques impressions de ce voyage.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

3 juillet.

Après le tumulte de l'aéroport, escalader les sacs, naviguer entre les chariots et la foule, passer la douane, enfin nous voici sorties ; Une courte nuit à Cotonou et demain nous prenons la route pour Bello Tounga.

Un long ruban de bitume traverse le pays du Sud au Nord. La 504 moelleuse nous transporte à travers la verdure dans un voyage sans incidents. En fin d'après-midi, le chauffeur s'arrête pour acheter du fromage peul. La voiture est vite cernée de femmes aux seins nus et d'enfants étonnés. Nous nous sentons un peu idiots dans notre bocal. Ils rient, nous détaillent, parlent peut-être du teint de Gaëlle, de la blondeur de Thomas ou des yeux verts de Sébastien. Les femmes nous proposent des fromages, rouges et prononcé de goût. Elles sont belles, le regard cerné de noir et les traits fins. Nous repartons déjà.

Encore un contrôle ! Ils jalonnent le parcours. Les gendarmes contrôlent nos passeports et commentent noms et photos d'identité. Les douaniers font descendre le chauffeur, trafiquent un petit quelque chose à l'arrière du véhicule, nous ne sommes pas censés être au courant.

« *Issoufou est de retour !* ». Sébastien est accueilli chaleureusement par tout le village. Des enfants portent nos sacs jusqu'à la case. Nous sommes un peu gênés. C'est ainsi, il faudra le comprendre. Ici, on laisse l'étranger faire ses découvertes et son propre chemin. Parfois, les enfants donnent des pistes concernant la politesse ou les interdictions. Moussa Maman rajoutera très justement « *ne cherchez pas à comparer* » après nous avoir longuement entretenu sur l'hospitalité en Afrique et la pluriculturalité.

5 juillet.

Les habitants de Bello Tounga se rendent parfois au marché de Malanville, en descendant le fleuve Niger sur une pinasse d'une quinzaine de mètres. Aujourd'hui, nous partageons ce voyage riche en sensations. A chaque arrêt, des femmes déambulent vers la pirogue, droites et souples, chargées de bassines remplies de vivres. Elles commercent, et l'embarcation repart.

A Malanville, Sébastien retrouve ses connaissances, l'électricien, le mécanicien, le changeur...qui le hèlent avec sympathie. On palabre, Sébastien fait sa demande et on palabre de nouveau. Chaque fois qu'il croise une connaissance, il demande comment va la maison, la santé, le travail, « *ça va bien, et toi, comment va...* ». Ce seront les premiers mots de dendi que nous apprendrons. Un instituteur rencontré par hasard nous attribuera des prénoms : Ibrahim, Mariama et Fati. Voilà comment nous appelleront les Béninois.

Au retour, les paysages sont de toute beauté. Quand le soleil disparaît derrière l'horizon, une lumière mauve enveloppe les choses et les gens. C'est ce que nous appellerons « *l'heure magique* ». Au-dessus de nos têtes, une tâche noire mouvante, tourne, virevolte, se tord, constellé de petits points noirs, chacun un oiseau. La pinasse nous berce jusqu'à Bello Tounga.

Chaque jour, Rabi vient nous porter l'eau. Une bassine de trente litres posée sur la tête, elle s'arrête devant notre jarre, ondulant du dos pour amortir. Elle remonte les bras d'un mouvement sec afin de retenir le récipient, incline légèrement le visage vers la jarre vide.

Et l'eau coule en cascade, avec une précision redoutable, dans notre baignoire de circonstance.

Rabi a perdu un œil pendant sa grossesse. Dans sa chambre, elle trouvait régulièrement des poussins régurgités. Un jour, elle a fouillé partout et en déplaçant un panier, le serpent a surgi en crachant son venin dans l'œil de Rabi. Alors, aujourd'hui, on appelle son fils « *l'enfant du serpent* ».

8 juillet.

Tandis que les hommes entament les travaux, Rosalie nous guide. Nous assistons aux activités. Les femmes du village battent le mil, une des nombreuses tâches très physiques qu'elles doivent accomplir. Nous admirons leur énergie et leur courage. Mariama, enceinte de plusieurs mois est de la partie. Elles frappent en cœur pour détacher les grains des tiges. Pause casse-croûte. Elles palabrent, discutent, parfois le ton s'élève. De toute façon, nous ne comprendrons pas l'objet de la discorde, si discorde il y a ! Les tout-petits sont là, dans les jupes de leur mère ou noués dans le dos.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Enfin, elles balayent et rassemblent les graines dans les éternelles bassines métalliques. Versées dans le vent, les cosses s'envoleront, ne laissant que les graines blanches retomber à terre.

Ici, les femmes se réunissent sous la présidence d'Adiza Oumarou, une forte personnalité de Bello Tounga. Elles ont créé depuis sept ans une collectivité agricole, qui leur permet d'obtenir des crédits pour cultiver du riz, acheter de l'engrais ou conserver les bénéfices des récoltes pour les réinvestir. L'interprète nous explique qu'elles sont des pionnières dans la région et que leur association a donné une impulsion aux femmes des villages alentour.

Nous assistons donc à une de ses réunions où un homme du village tente de donner son avis. S'en suivra un flot verbal incompréhensible pour nous mais d'après les gestes expressifs d'Adiza et de ses compagnes nous remarquerons qu'elles ne gardent pas « *leur langue dans leur poche* ».

Pendant tout le voyage, les Béninoises ne cesseront de nous étonner. Courageuses, énergiques et animées d'une volonté d'indépendance, elles tiennent un rôle économique et social important dans leur pays, y compris au niveau politique.

9 juillet.

Nous nous rendons à Malanville, dans la bâchée cette fois-ci, grâce à Issoufou, le chauffeur. La 504 est réduite à sa plus simple expression mais rend encore bien des services. Et puis, pare-brise et capotage ne sont pas d'une importance capitale en brousse. Comme l'engin ne pourrait passer les nombreux barrages de gendarmerie, nous longeons le fleuve Niger traversant les villages, faisant fi des enlacements et des branches trop basses. Nous traversons les rizières plantées, un havre de fraîcheur verdoyante dans ces paysages arides et poussiéreux.

Au retour la bâchée s'arrête au « bar », sorte de no man's land au croisement de la route pour Malanville, à deux kilomètres du village.

Quelques voyageurs de passage, un Tonic miraculeusement frais, ce lieu étrange nous permet de faire une pause après une journée au village souvent riche en émotions et découvertes. Sans parler de la chaleur et du changement de régime alimentaire qui nous plongent parfois dans une torpeur interminable.

Vendredi 10 juillet.

C'est le jour du marché à Karimama. L'occasion pour nous de découvrir des denrées inconnues ou de faire des rencontres insolites, comme Ibrahim. Le visage ailleurs, les yeux injectés de sang, il commence à se raconter. Ibrahim est un peu différent des autres habitants de Karimama. C'est un ancien parachutiste. Après deux ans de missions, il est revenu à son village natal au fin fond du pays dendi. Retour fortuné mais avec un drôle de bagage à traîner : des souvenirs de soldat, de l'Occident, de la guerre...entre Marseille, Paris et Bangui.

Mercredi 15 juillet.

La seconde épouse d'Issoufou, le chauffeur, a accouché la semaine dernière d'une petite fille. C'est aujourd'hui le baptême auquel nous sommes conviées.

Depuis le début de notre séjour, nous pénétrons pour la première fois dans une case et sommes touchées par cette invitation. Dans la pénombre, trois femmes sont là, entourant le nouveau-né. Elles nous proposent de petits tabourets. Nos quelques mots de français et de dendi ne suffisent pas à nous comprendre verbalement. Mais les jeunes femmes rient de notre présence en posant le bébé sur nos genoux et nous sommes ravies de partager leur intimité quelques instants.

Tandis que les hommes à l'extérieur sacrifient un cabri noir, la matrone s'occupe du nouveau-né. Tendu, massé, talqué, il est manipulé dans tous les sens pour recevoir l'esprit de la tête du cabri posée dans un coin de la case. Elle le suspend tantôt par un pied, puis par l'autre, par les mains et enfin par le cou... La petite fille s'endort paisiblement à la fin de la séance sur les genoux de la matrone. Pendant ce temps, sa mère finit son henné plantaire et place des morceaux de cabri dans une cuvette métallique sous son lit.

Ibrahim (Thomas) et Issouffou (Sébastien) boivent le thé avec les hommes de la famille.

L'après-midi, les filles de Karimama débarquent à Bello Tounga pour fêter l'événement. Plusieurs heures durant, drapées dans des étoffes de toutes les couleurs, elles dansent en rond avec une énergie farouche. Une odeur puissante de sueur et de terre se dégage du cercle tandis que les

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

pieds frappent le sol dans la poussière et les rires. J'envie leur chorégraphie en apparence si spontanée et leur sensualité naturelle.

25 juillet.

Alors que le séjour est bien entamé, je retourne à la pêche avec le vieux El Hadji Yacoubou Sarki. Ce sont des moments privilégiés. Il est 6 heures, le soleil est à peine levé et le village encore calme. La pirogue glisse furtivement sur les herbes du fleuve. Juste le clapotis de la perche du pêcheur qui fait avancer l'embarcation et un concerto pour grenouilles et crapauds.

Le vieux pêcheur répète inlassablement les mêmes gestes. Silencieux et absorbé, il relève les nasses posées la veille, vide leur contenu dans la pirogue et replace les pièges en les nouant aux herbes du fleuve. Il camoufle le tout avec des brindilles et marque ses trésors avec une baguette plantée dans la vase. Nous poursuivons notre route de casiers en casiers, en creusant un sillon dans le marais.

Le vieux pêcheur reprend sa perche « *Abani* », « *c'est fini* ». Il est 8h30, nous rentrons au village grignoter un bout.

Sur les berges, Moussa me fait remarquer avec amertume que le fleuve a déjà atteint les plantations de maïs. Cette année la récolte est en retard, car les pluies de printemps ont été insuffisantes pour faire mûrir le maïs à temps. Moussa craint que le fleuve n'inonde les cultures. En effet, en août le village connaîtra une crue décennale catastrophique.

26 juillet

Depuis quelques jours, le grand arbre sacré à l'entrée du village abrite les cérémonies d'initiation. Nous resterons pendant cette semaine des observateurs distants de ces rituels fascinants pour un œil étranger, n'en recevant, à regret, que des bribes de significations...

Jour et nuit, les musiciens égrènent une musique lancinante avec une endurance impressionnante. Une percussion, qui produit un son sec et plusieurs instruments à cordes. Les musiciens invitent les danseuses à se lancer dans le cercle. Le rythme accélère, la danseuse improvise et le musicien l'entraîne. Parfois la tension monte et dans une synchronisation parfaite, danseurs et musiciens dialoguent dans un rythme frénétique. La poussière vole, les danseurs autour du cercle applaudissent, clament, jubilent.

L'après-midi l'ambiance sous l'arbre est plus légère. Les initiés sont souvent hilares et le mardi, les danseuses nous invitent dans le cercle. Quelle joie de pouvoir enfin se lâcher sur ces notes ! Une des femmes, un peu plus âgée, nous apprend avec bienveillance à entamer chaque danse. Pour clore, on pose le pied droit en avant puis le gauche. Gaëlle, qui a particulièrement bien observé la chorégraphie en dessinant les danseuses, étonnera même les musiciens qui lui rendront hommage.

Le soir, les cérémonies se font plus graves. Les participants appellent les esprits en préparant les trances que nous ne verrons pas. Les initiés suivent les processions. Un soir, les hommes chanteront un hommage aux tirailleurs sénégalais, armés de la « *chiquotte* ».

31 juillet

Notre séjour à Bello Tounga touche à sa fin. Nous commençons à comprendre qu'en fait nous n'avons rien compris. Toutes les subtilités des relations nous ont échappés. Tout au plus avons-nous appris à palabrer. « *Bonne arrivée* », « *Merci* », « *Comment va la maison ?* », « *Ca va bien, merci* »... « *Et la santé ?* », « *Et le travail ?* », « *Et ton épouse ?* ». Une vie suffirait-elle pour comprendre la richesse des rapports humains en Afrique ?

Nous fêtons autour d'un cabri. Toutes ces rencontres passées nous interpellent, joyeuses, bruyantes, expressives, cordiales malgré les problèmes. Jamais à Bello Tounga avons-nous senti la moindre hostilité, alors que le Sud nous réserve bien des surprises. Nous garderons en souvenir la solidarité et la gentillesse des habitants de Bello Tounga.

Parfois, dans un Paris gris et morne, des couleurs, des parfums et des sons nous proviennent de si loin, en nous réchauffant. Merci !

Premier août.

Voici Cotonou, riante et désordonnée avec ces milliers de « *zems* » qui pétaradent, enfument et monopolisent le pavé.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Le *zemidjan* : une mobylette, un (jeune) chauffeur à la chemise jaune citron et c'est parti pour sillonner la ville ! Le *zemidjan* n'est sûrement pas le moyen de locomotion citadin le plus rassurant mais sûrement le meilleur marché hormis la marche.

La douceur du climat et la relative richesse du Sud nous surprennent autant que le bagou des vendeurs ambulants. Attendre cinq minutes sur le trottoir dans le quartier de l'avenue Clozel, c'est l'opportunité d'acheter des haricots verts, un C.D. du « Titanic », une guitare, une montre, du pain, des ceintures, des masques en bois, un ananas, des K7, des caleçons...

5 août.

Après avoir rejoint Porto-Novo, nous naviguons vers les Aguégoué, villages lacustres des hommes de l'eau, à l'embouchure de l'Ouémé et du lac Nokoué.

C'est au XVIII^e siècle que les Toffinus trouvent refuge dans ces marais de la Sô et de l'Ouémé, tout autour du lac Nokoué. Certains fuient les soldats de la monarchie d'Abomey qu'un interdit religieux empêche de traverser l'eau et de pénétrer ces zones inondables. D'autres sont en difficulté avec les rois de Porto-Novo, mais les relations entre eux se multiplient dans ce milieu amphibie coupé de tout lien avec le plateau.

Peu à peu, cet isolement, le mode de vie lié à l'habitat lacustre, et l'élaboration de techniques de pêche uniques, forgent chez les Toffinus une identité particulière. Ils se reconnaissent « *Hommes de l'eau* », se distinguant des « *Aguenu* », ceux de la terre.

Nous découvrirons vite que l'étranger, ici, est une curiosité. Des « *Yovo, Yovo* » sortent de nulle part jusqu'à ce qu'une petite tête apparaisse entre deux bambous. Le village dégage une étrange mélancolie. Le béton a envahi le paysage même si l'habitat traditionnel reste la petite maison en bois sur pilotis.

Aux Aguégoué, 24 000 habitants sont répartis sur trois communes. Longtemps oubliée, cette préfecture est aujourd'hui bien équipée : écoles, maternité, centre de santé, mairie, maisons des jeunes... Les ONG sont bien présentes et l'administration a un regain d'intérêt pour ces cités

lacustres. Si Ganvié, « la Venise africaine » est devenu le joyau touristique du Bénin, le gouvernement mise maintenant sur les Aguégoués en favorisant les projets hôteliers.

10 août.

Nous tentons de nous adapter à nos nouvelles conditions de séjour, les pantalons retroussés jusqu'aux cuisses pour déambuler, plutôt patauger dans le village. Nous nous rendons vite compte que sans pirogue, la mobilité est des plus réduite.

Aussi, nous louons les services de Souley le piroguier, dit « *s'en fout la mort* ». Son instrument de travail, indispensable à tous les habitants des cités lacustres, est une embarcation monoxyle effilée taillée dans un tronc de fromager. Certaines pirogues sont assemblées par planches, sur place ou

importées du Nigéria. Le fond rond des pirogues est étudié pour ne pas rester planté sur les pilotis brisés sous l'eau, une simple oscillation suffit à la libérer.

Les étraves pointues permettent de fendre l'eau et les tapis de végétation flottante, d'éviter les autres pirogues et enfin de glisser entre les têtes des pilotis. La pirogue est le moyen de communication des hommes de l'eau. Elle sert de vélo, de « *bâchée* » remplie de matériaux de construction ou de denrées et bien sûr de bâtiment de pêche, la manne économique toffinu.

Ce jour, Souley nous convie chez lui. Nous pénétrons dans la maison en bois par une petite ouverture. Son épouse est en train de cuisiner des beignets de poisson dans la pièce principale, cuisine et séjour de réception qui sert aussi de dortoir la nuit aux enfants et aux épouses secondaires.

La fumée s'échappe par le toit de chaume sans ouverture. Nous apprendrons que ce procédé protège la toiture de la prolifération des rongeurs et la charpente de l'attaque des insectes xylophages.

La chambre, plus exiguë, abrite une moustiquaire. Celle-ci fermée indique aux enfants qu'ils ne doivent pas déranger l'intimité de leurs parents. La moustiquaire est un bien précieux sur les cités lacustres, qui accueillent une quantité impressionnante de moustiques. Souley nous explique qu'autrefois les « *inspecteurs des impôts* » la confisquaient si le propriétaire ne réglait pas ses dettes.

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

La maison est fraîche et il est curieux d'apercevoir l'eau à travers le plancher...

15 août :

Après avoir traversé le lac Nokoué, nous apercevons une nuée de voiles accompagnée d'un brouhaha mêlé aux clapotis. Autour de « l'akadja », c'est l'effervescence. Les hommes resserrent le filet encerclant ou lancent l'épervier, tandis que les femmes attendent en dehors de l'akadja. Le tout dans un désordre apparent qui ne laisse pas deviner que cette activité est régie par des règles strictes.

L'akadja est la spécialité des *Hommes de l'eau*.

Il s'agit d'une forme de pisciculture : le piège à poissons est composé d'une clôture rectangulaire à l'intérieur de laquelle sont disposés 20 à 30 cercles en fagots, eux-mêmes remplis de branchages entassés. Ces « pêcheries » offrent aux poissons d'excellentes conditions de reproduction et de développement. Les toffinus entretiennent l'akadja pendant six mois puis l'exploitent par équipe deux fois par an. Ils utilisent l'épervier, filet circulaire lesté de plombs que le pêcheur lance dans un geste chorégraphique savamment maîtrisé.

D'autres techniques de pêche similaires sont utilisées autour du lac Nokoué, plus particulièrement les « trous à poissons » basés sur le même principe mais à plus petite échelle.

Les hommes vendent leurs prises aux femmes qui s'occupent de la transformation du poisson, de sa conservation et enfin de sa commercialisation. Elles jouent ainsi un rôle important dans la vie économique du pays.

Les Toffinus tirent de la pêche leur principale ressource économique et fournissent l'essentiel de la production halieutique de la région.

Normalement, les femmes ne peuvent pénétrer dans l'akadja. Le délégué qui régit l'organisation de la pêcherie nous demandera donc un « droit d'entrée ». L'akadja est une véritable ruche aquatique. Chacun s'affaire.

Les hommes travaillent souvent avec un enfant qui apprend ainsi le maniement de l'épervier. La besogne est vite récompensée. Les bateaux se remplissent à vue d'œil...

Hélas, depuis 1959, l'ouverture du chenal de Cotonou a rompu les rapports d'équilibre entre pêcheurs et faune aquatique. L'eau maintenant saumâtre, appauvrit le nombre des espèces et le volume des poissons. La pêche est ainsi en difficulté.

20 août :

Ganvié, pimpante et insolente, est une habituée des touristes.

Ici, les maisons sur pilotis sont plus espacées. Quelques taches de verdure sur des îlots artificiels viennent rafraîchir une myriade de toit de chaumes. Alors que les habitants des Aguégoué n'ont les pieds dans l'eau qu'une partie de l'année (ces villages étant inondables après la saison des pluies), Ganvié est lacustre toute l'année.

Ici, les enfants naviguent dès l'âge de cinq ans. L'eau, encore l'eau, toujours l'eau. Faire ses premiers pas, apprendre à traverser la rue, c'est prendre la pirogue et payer. Un pêcheur nous dira que sur terre, il ne se sent pas à l'aise et c'est à Ganvié qu'il restera.

Si, au départ ces cités étaient le refuge d'hommes en fuite, puis des terres où l'on pouvait pratiquer une pêche fructueuse, Ganvié est aujourd'hui le creuset d'une forte identité culturelle.

Ce sentiment serait né pendant la période coloniale et se serait renforcé pendant le XX^{ème} siècle, avec le regroupement des populations lacustres sur la rive nord du lac Nokoué, à la suite de la destruction des villages d'Afotonou et d'Awansouri. Ces villages étaient condamnés par l'extension de la ville de Cotonou et par les décisions de l'administration française qui a cherché à se débarrasser rapidement de ces populations incontrôlables.

Aujourd'hui, les habitants de Ganvié revendiquent toujours farouchement leur différence et réservent bien des surprises aux visiteurs étrangers...

LE CONTE DE DIABATE

UNE LEÇON ROYALE

Raconté par le griot Mandingue Kantara DIABATE

Le roi de cette région était très puissant, si puissant, qu'il prenait un malin plaisir à demander parfois des choses impossibles à ses sujets.

Un jour, il réunit tous les jeunes gens de la capitale et leur dit :

- Je vous ordonne d'éloigner vos vieux pères avant la fin de la semaine, ensuite, j'aurai quelque chose d'important à vous dire.

Les jeunes gens se retournèrent et commencèrent à s'inquiéter et à discuter. Mais pour éviter la colère du roi, ils s'exécutèrent.

Le roi les réunit à nouveau et dit :

- Vous n'avez plus vos vieux pères auprès de vous ?

- Non, Sire.

- Et bien, j'en suis satisfait. Je veux maintenant que chacun de vous me fabrique une entrave de cheval, avec du sable. Les travaux commenceront devant moi la semaine prochaine et je vous en avertirai à temps. Réfléchissez bien au moyen de réaliser cette entrave car les sanctions seront dures pour les défaillants et les malhabiles.

Après avoir écouté ce discours, chacun des jeunes gens rentra chez lui et se dit : « On ne peut même pas faire une espèce de mortier avec du sable, alors une entrave ! »

Ils étaient tous sous le choc. Mais l'un d'eux, qui n'a pu se séparer de son père, l'avait caché dans une case qui servait de grenier et il alla discrètement lui demander conseil.

Mis au courant de la situation, le vieillard répondit :

- La jeunesse est bien une sorte de maladie, ce problème te gêne-t-il tant que ça ? Ce que je peux te conseiller, c'est que lorsque tu te retrouveras à nouveau devant le roi, demande la parole, puis tu le prieras poliment de te montrer un modèle d'entrave en sable. Tu verras le résultat de ta démarche.

Le jour arriva. Les jeunes gens s'approchèrent du trône, angoissés et stressés.

- Vous êtes tous présent ? Demanda le roi.

- Oui, sire.

- Vous allez donc tous me fabriquer une entrave en sable pour mon cheval. Sinon, cela va aller mal.

Le jeune homme avisé leva la main droite.

- Fama, pourriez-vous me permettre de placer un mot ?

- Parle.

- Fama, que vous êtes puissant, votre volonté sera faite. Mais, nous jeunes inexpérimentés, nous prions humblement de bien vouloir nous montrer un modèle type d'entrave de sable que chacun tâchera de reproduire de son mieux afin de vous donner entière satisfaction.

Le roi sourit et dit :

- Toi qui viens de parler si sagement, ne crains rien et réponds-moi franchement. Tu as gardé ton vieux père à tes côtés ?

- Oui, sire.

- Et c'est sûrement lui qui t'a conseillé ?

- Oui.

- Et bien tu as sauvé tous tes camarades. J'ai simplement voulu vous éprouver en vous demandant d'éloigner vos meilleurs guides.

J'en conclus que les jeunes ont besoin de l'expérience de leurs parents, et des connaissances de leur aînés.

LE POEME D'HORTENSE

L'ESPOIR BRISE



*Pays de liberté et d'égalité.
Paradis imaginaire.
Rêve féérique.*

*L'image embellie, dépouillée
de toute impureté.*

*Magnifiée par les paroles mielleuses,
Pousse les naïfs trompés par l'étalage
des richesses dans les abîmes.*

*Les aventuriers des terres du Sud
brisent leurs rêves sans lendemain
contre les portes du Nord.*

Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

Les Publications URACA

Déjà parus :

LES CAHIERS DE L'URACA

N° 1, 2, 3, 4 : épuisés

N° 5 : **Docteur en brousse, Marabout à Paris/Voyage en Afrique :**
Le Niger Octobre 1996 – 50 Frs

N° 6 : **Ethnomédecine et Sida : Les Foley à Paris/Voyage en Afrique :** **Le Zaïre**
Décembre 1996 – 50 Frs

N° 7 : **Migration et éducation : Ecole d'Afrique, école de France/Voyage en Afrique :**
L'Algérie Octobre 1997 – 50 Frs

N° 8 : **Les docteurs, le Sida et les Zanfarawa/Voyage en Afrique :**
la Cote d'Ivoire Décembre 1997 – 50 Frs

N° 9 **Concevoir et naître : Accoucher en Afrique, accoucher en France/Voyage en**
Afrique : Le Sénégal Septembre 1998 – 50 Frs

N° 10 **Intégration et identité : ruptures et réconciliations culturelles/Voyage en**
Afrique : Le Bénin

RECHERCHES ET DOCUMENTS

Communautés africaines et Sida : Mythes et réalités.

Mise en évidence et analyse de l'évolution des connaissances, attitudes et comportements vis-à-vis du Sida des communautés africaines vivant en île de France entre 1989 et 1993

1993 – 120 Frs

Maladies et Sida en Pays Dendi : L'agent de santé, le guérisseur, le marabout et la radio

Enquête CAP, connaissances, attitudes et pratiques vis-à-vis du Sida dans la sous-préfecture de Karimama. 1997 – 70 Frs

Les communautés africaines face à l'actualité du Sida : La prévention à l'heure des trithérapies. Exclusion, immigration et Sida. La médecine face à l'interculturel

1998 – 120 Frs

**Cahier N°10 : Intégration et identité : ruptures et réconciliations
culturelles** Voyage en Afrique : Le Bénin / Juin 1999

URACA

Unité de Réflexion et d'Action des Communautés Africaines

Accueil

33, rue Polonceau
75018 Paris
Tel : 01 42 52 50 13
Fax : 01 44 92 95 35

Siège social

1, rue Léon
75018 Paris
Tel : 01 42 52 08 97

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Damien Rwegera

DIRECTEUR DE LA REDACTION

Fati Abdou Seïni

REDACTEUR EN CHEF

Agnès Giannotti

COMITE DE REDACTION

Hortense Blé
Azedine Dejdri
Mireille Guitonneau
Moussa Maman
René Guiart
Jean Luc Pouliquen
Annie Tronchet
Esthéphanie Diakité

MAQUETTE ET MISE EN PAGE

Didier Robert

PHOTOS

Hélène David

COMMISSION PARITAIRE

En cours
